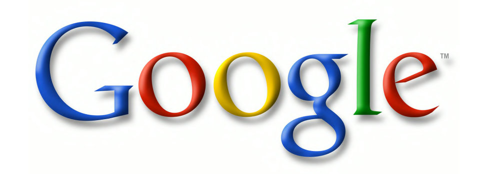
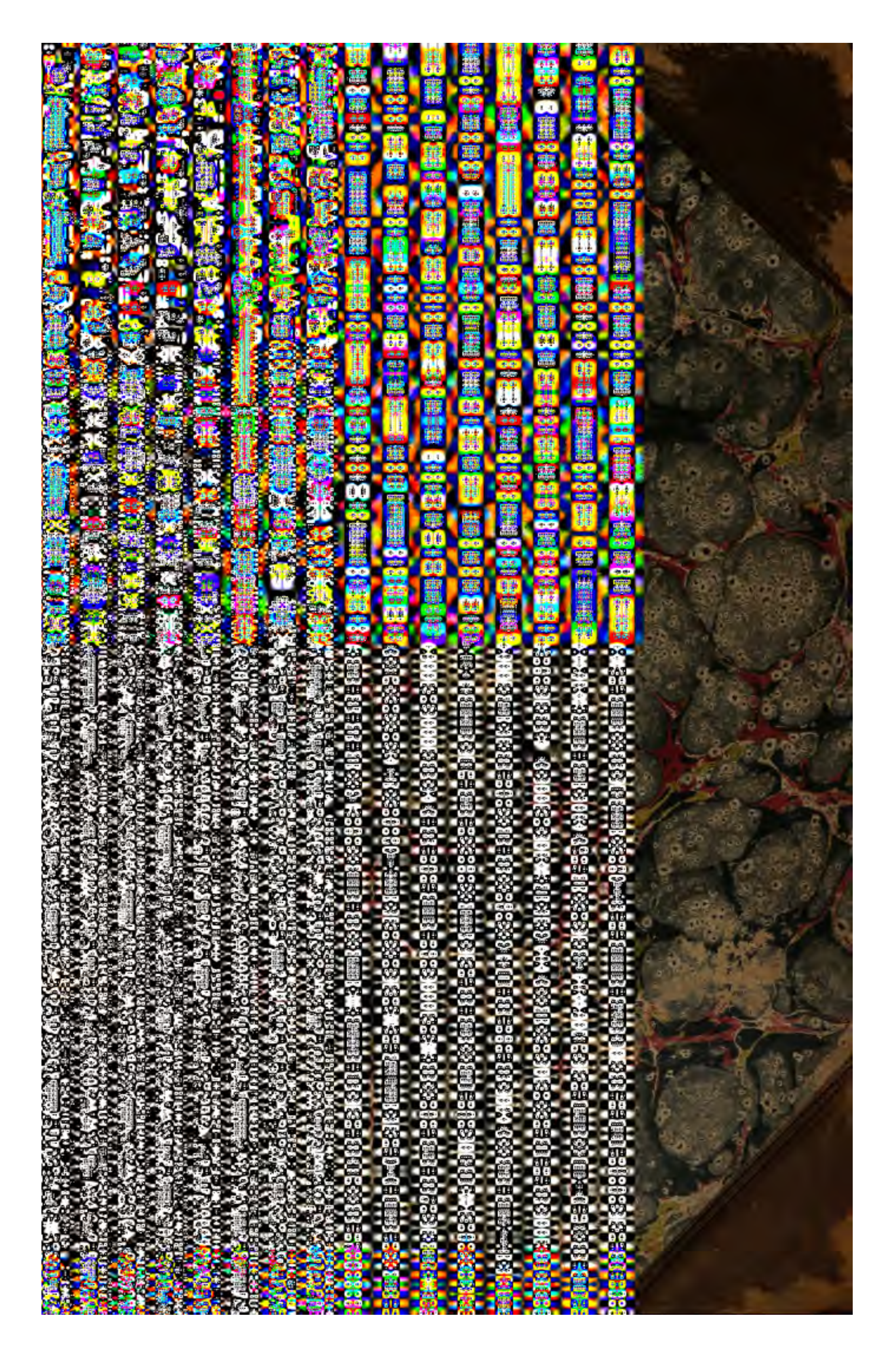
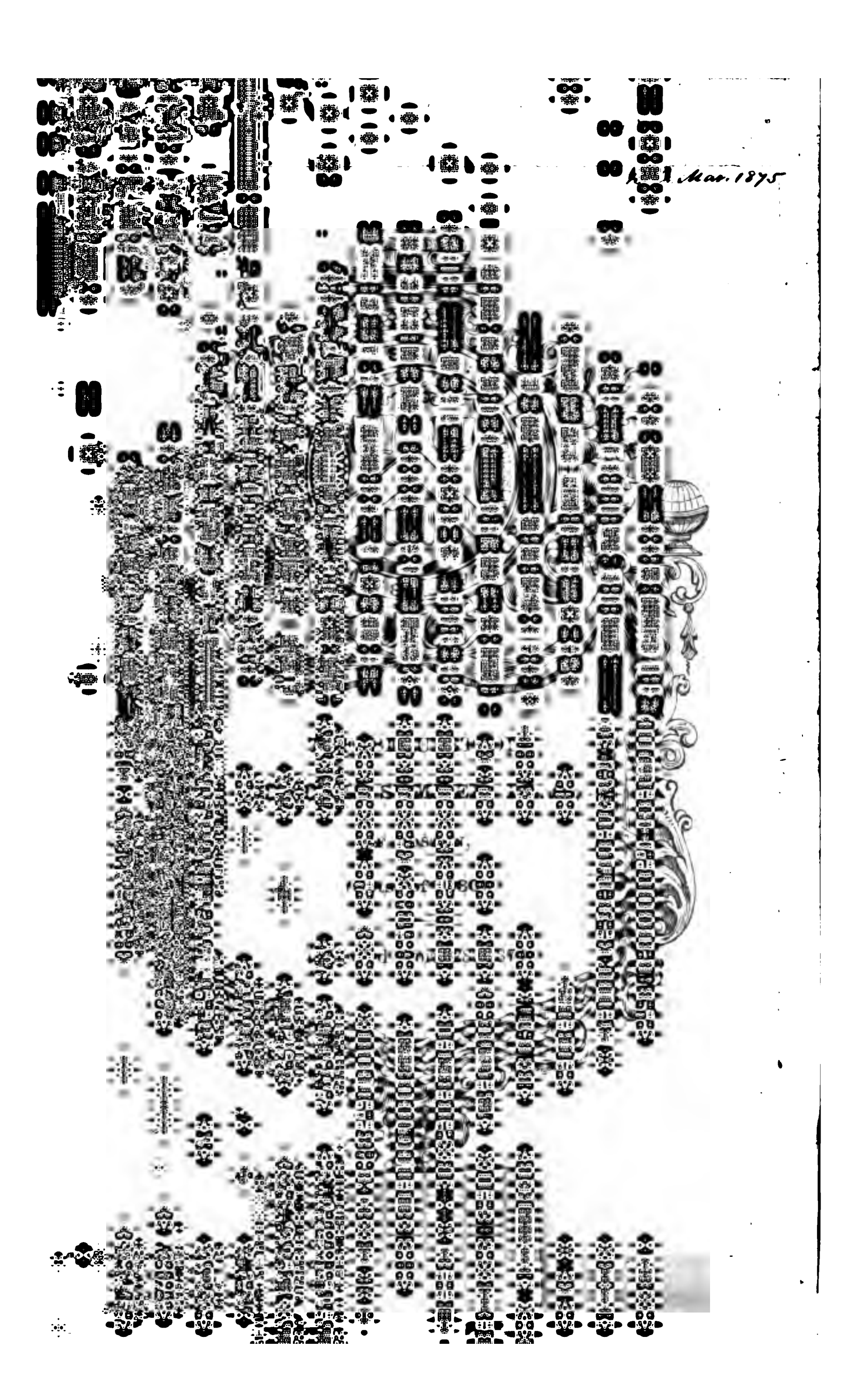

Google




Mar. 1875

LE

BON VIEUX TEMPS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

M. LE C^TE AG. DE GASPARIN

Un grand peuple qui se relève, 4e édition. Un vol. gr. in-18.
L'Amérique devant l'Europe. — Principes et intérêts. — Un vol. in-8e.
Le Bonheur, 6e édition. Un vol. grand in-18.
L'Égalité, 2e édition. Un vol. grand in-18.
La Famille, ses devoirs, ses joies et ses douleurs. 9e édition. Deux vol. grand in-18.
La Liberté morale, 2e édition. Deux vol. grand in-18.
La France, nos fautes, nos périls, notre avenir, 3e édition. Deux volumes grand in-18.
La Conscience, 3e édition. Un vol. grand in-18.
Innocent III. 2e édition. Un vol. gr. in-18.
Luther et la Réforme au XVIe siècle. 2e édit. Un vol. gr. in-18.
Le Bon vieux temps. Un vol. in-18.
L'Ennemi de la famille. Un vol. grand in-18.
La Déclaration de guerre, 2e édition. Brochure.
La République neutre d'Alsace, 2e édition. Brochure.
Appel au patriotisme et au bon sens. Brochure.
Les Réclamations des Femmes, 3e édition. Brochure.

***

Bande du jura. — Les Prouesses. 2e édition. Un vol. gr. in-18.
— Premier voyage, 2e édition. Un vol. gr. in-18.
— Chez les Allemands. — Chez nous. Un vol. gr. in-18.
— A Florence. Un vol. gr. in-18.
Au bord de la mer, 2e édition. Un vol. gr. in-18.
Camille 3e édition. Un vol. gr. in-18.
A Constantinople. 2e édition. Un vol. gr. in-18.
A travers les Espagnes, 2e édition. Un vol. gr. in-18.
Les Horizons célestes, 8e édition. Un vol. gr. in-18.
Les Horizons prochains, 7e édition. Un vol. gr. in-18.
Journal d'un voyage au levant, 2e édition. Trois vol. gr. in-18
Les Tristesses humaines, 4e édition. Un vol. gr. in-18.
Vesper, 4e édition. Un vol. gr. in-18.

F. Aureau et Cie. — Imprimerie de Lagny.

LE BON
VIEUX TEMPS

PAR

LE C^TE AG. DE GASPARIN



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

PREMIÈRE PARTIE

AUTREFOIS

Le bon vieux temps !

Je n'ai pas inventé cette expression ; je l'entends au contraire depuis que je suis au monde.

Il y a des hommes qui regrettent tout simplement leur jeune temps. Alors on était meilleur, on avait plus d'esprit, on était plus beau, les nobles causes trouvaient de plus héroïques champions, le patriotisme rencontrait plus d'ardeur, la foi chrétienne avait plus de sel. Alors les hivers étaient moins longs, les bises moins rudes, le printemps se montrait plus doux, la nature plus clémente, les oiseaux chantaient mieux !

Ce regret du vieillard n'est pas le mien. Et

cela d'autant moins que, parmi les découragés du présent tristement tournés vers le passé, je vois beaucoup de jeunes gens, dont les lèvres fraîches et roses murmurent : autrefois!

Dans ce lamentable retour vers le bon vieux temps, il est impossible de ne point reconnaître un je ne sais quoi de morbide et de malsain qui nous décompose et nous perd.

Plus notre temps a de mélancolie, plus il contient de périls, plus il importe que nous fassions provision de vigueur.

Celui qui laboure parmi les brouillards d'arrière automne, doit labourer le cœur tourné vers le soleil d'avril. A qui combat, il faut l'espoir.

I

LES MÉCONTENTS

Ai-je besoin de faire ma profession de foi sur le bon vieux temps?

Je lui refuse d'être bon, et je lui sais gré d'être vieux.

De quelque manière que je m'y prenne, impossible à moi de penser autrement.

Pour expliquer des regrets positifs cependant, il faut peut-être regarder à notre époque, difficile, tourmentée, époque de transition qui a vu

disparaître le passé sans pouvoir saisir encore l'avenir.

De tels moments ont leurs frissons et comme leurs cauchemars. On cherche à y échapper, fût-ce par l'illusion. Mais l'illusion, surtout lorsqu'elle s'attache à ce qui n'est plus, décourage et produit la torpeur. Déchirons les voiles; restituons au bon vieux temps sa pourriture avec ses traits décrépits; le temps actuel nous en paraîtra moins laid, les iniquités disparues nous apprendront à mesurer les progrès accomplis, et, s'il reste des injustices à flétrir, si nous avons des péchés à déraciner, nous irons de bon courage, avec cet énergique élan que donnent les victoires acquises et l'assurance du succès.

Je prends donc le fait comme il est, je prends les regrets comme ils se donnent.

Nul assurément ne voudrait ressusciter ni le moyen âge, ni l'ancien régime, dans leur brutale réalité. Mais on pousse de vagues soupirs, mais on regarde en arrière, mais on met en saillie certains côtés brillants, mais on enveloppe d'obscurité certains côtés odieux, on s'établit dans le faux, et l'on ne s'aperçoit pas qu'à s'emparer ainsi du temps passé pour battre en brèche le temps présent, on se condamne à l'impuissance, on se pose, dans son propre siècle, en mécontent et en émigré.

Or les émigrés et les mécontents ne furent jamais bons à rien.

En religion, en politique, en littérature, que sais-je ? la première condition pour servir

son temps, c'est d'en être, et même de l'aimer.

Qu'entend-on par le bon vieux temps? — Cette longue période qui, renfermant à la fois le moyen âge et l'ancien régime, s'étend de Charlemagne à 89.

Le moyen âge fournit d'abondantes sources d'attendrissement aux amateurs du passé. Ils habitent les castels, ils se rendent aux tournois, ils écoutent le chant des troubadours; à ce cri : Dieu le veut! ils prennent la croix rouge et courent en Terre sainte; ils assistent aux beaux coups de lance en l'honneur des dames, aux bons coups d'épée pour secourir les chétifs; ils voient lentement sortir du sol ces cathédrales, impérissables monuments, où la persévérance

humaine s'écrit en caractères de granit, où l'on sent palpiter le cœur des nations.

L'ancien régime attire à son tour les hommes du regret ; c'est l'unité, c'est la tranquillité, c'est la hiérarchie, c'est l'ordre immuablement établi, ce sont les compartiments sociaux où chacun, depuis les maîtres des corporations jusqu'aux membres du tiers-état, depuis les prélats du haut clergé jusqu'aux privilégiés de la noblesse, trouve sa place, s'y tient et n'en sort plus. Le dirai-je encore? c'est la futilité, c'est l'élégance, c'est l'œil de poudre, c'est la mouche placée au bon endroit, c'est l'absurde, c'est le factice; il est de bon ton de pleurer ces travers, cela sent son seigneur à talons rouges, son gentilhomme de grande maison.

Au surplus, pour composer la figure idéale et

un peu confuse du bon vieux temps, on cherche dans tous les siècles et l'on prend de toutes mains.

Je ne m'y oppose pas. Cette opinion, comme les idées proverbiales et populaires, contient une vérité. Ce passé, si bariolé qu'on le fasse, est bien le passé par rapport à nous.

Un coup de tonnerre, 89, l'a terminé.

Ce n'est pas à dire que les temps avec les libertés modernes, eussent, pour se produire, partout attendu jusque-là. Les pays de la Bible : l'Angleterre en 1688, les États-Unis depuis leur fondation par les pèlerins, la Suisse, la Hollande, certaines portions de l'Allemagne à dater de la Réforme, échappant les premiers au bon vieux temps, étaient glorieusement entrés dans le monde nouveau.

Une chose demeure certaine pourtant : 89 qui, chez les peuples latins, a marqué la chute de l'ancien régime, a donné par toute la chrétienté le signal de l'émancipation. La France, chose non moins certaine, est le représentant par excellence du moyen âge et de l'ancien régime, par conséquent du bon vieux temps.

C'est donc à la France que nous regarderons.

II

LES BEAUX COTÉS DU MOYEN AGE

Avant de faire son procès au bon vieux temps, j'ai envie de me mettre en règle avec lui. J'ai envie, usant de la précaution qu'on prend vis-à-vis des gens qu'on n'aime pas, de dire sur le moyen âge et sur l'ancien régime, tout le bien qu'il m'est permis d'en penser.

On débute par un éloge. Après, gare les *mais!* Il faudrait être singulièrement prévenu d'ailleurs, pour s'imaginer qu'il n'y avait rien dans

ce temps là ni d'élevé ni de bon. Chaque siècle a sa grandeur. Il n'en est pas un, à le prendre dans son rôle et dans sa mission, qui ne présente quelque noble aspect. Croyez-moi, j'éprouve, moi aussi, plus d'une sympathie pour ces âges que dominait la pensée de Dieu :

« Où la vie était jeune, où la mort espérait »

La mort qui espère, l'avons-nous?

Quoique le mot du moyen âge soit : oppression; qui cherche bien découvre, même alors, quelques symptômes de liberté.

Et d'abord celle que produit l'anarchie. L'absence totale d'un gouvernement central favorisait l'indépendance des seigneurs. Il se formait là des

caractères plein de rudesse, mais aussi d'énergie et de fierté.

Les communes obtenaient peu à peu leurs chartes; elles devenaient en réalité de petites républiques; abritées derrière leurs remparts, gouvernées par leurs propres magistrats, elles possèdaient une vie locale et plus intense et plus libre que nos communes d'aujourd'hui.

L'Europe nous montre alors quelques pays indépendants. Voyez les Républiques italiennes; voyez la France méridionale avant que l'eût saccagée la croisade contre les Albigeois; voyez les Flandres et leurs grosses cités populeuses; voyez les villes Anséatiques, voyez les villes impériales, voyez Genève, illustre par sa liberté.

A travers les fumées des vieilles cités poussaient les cathédrales. Graves dans leurs *robes*

de pierre, impassibles témoins des joies et des détresses, elles racontaient la foi des croyants.

De pauvres populations, fouillant au sein de leur misère, y trouvaient de quoi commencer, de quoi poursuivre, de quoi mener à bonne fin ces entreprises colossales devant lesquelles reculeraient nos modernes budgets où les millions, cependant, ne font pas défaut.

On y mettait des années, on y mettait des siècles; générations après générations, la cathédrale montait vers le ciel. Des artistes de génie, souvent inconnus, dirigeaient l'œuvre; des confréries d'architectes et de maçons y apportaient leur dévouement; on sculptait, on ciselait; la mort avait beau faucher les travailleurs, d'autres prenaient le ciseau; et le monument qui grandissait attestait la communauté des pensées; il allait

porter là-haut le même effort de la même piété.

Tandis que les cathédrales proclamaient l'immortalité de l'âme, le premier élan des croisades exprimait l'amour pour Jésus-Christ.

Je ne me fais pas d'illusions. Ce mouvement, très-désintéressé, très-fervent au début, vite gâté par l'appât des conquêtes, ressemble beaucoup à celui de l'Islam. Debout à la voix de leurs califes, les chevaliers musulmans, tout comme les chevaliers chrétiens, tiraient le cimeterre; le tranchant du sabre appuyait la vérité. Dieu le veut! ce cri retentissait des deux parts. L'enthousiasme n'était ni moins fougueux ni moins généreux du côté du Coran que du côté de la Croix.

Ne les rabattons pas trop vite, ces nobles emportements de l'âme humaine; n'éteignons pas

trop tôt ces beaux embrasements par où l'histoire est réchauffée; à travers l'erreur, une vérité rayonne; la vérité du dévouement. Si plus qu'un autre je déplore les déviations de la foi, plus qu'un autre j'en reconnais la sincérité. Ennemi déclaré du faux, j'honore la vérité partout, fût-elle ensevelie sous l'illusion, comme est enseveli sous la cendre le charbon vif qui se maintient ardent. Écartons la cendre, retrouvons le vrai, et célébrons-le!

Les chevaliers, pas plus que les croisés, ne me trouvéront sévère à leur endroit. La chevalerie, tout comme la croisade, avait ses côtés faibles, même ses côtés vicieux. Les chevaliers détrousseurs de passants ne manquaient point. Les nids d'aigles, pour la plupart, étaient des nids de vautours. Les châteaux avaient des oubliettes, des

tenailles et des chevalets. Un admirateur du moyen âge, Walter Scott, s'est chargé de nous faire voir, dans *Ivanhoé*, ces barons féroces et pillards. Mais si les redresseurs de torts, mais si les défenseurs des faibles demeurent une exception, le temps qui en produisait de pareilles n'est pas un temps à dédaigner.

Prise dans son ensemble, la chevalerie a je ne sais quel air idéal, on lui voit je ne sais quelles héroïques allures qui font vibrer le cœur.

Férir de braves coups, risquer sa vie, porter haut le front, sentir une virile indépendance; à toutes les entreprises mêler le service de Dieu, porter la foi dans tous les hasards, ce n'est point là, tenez-le pour certain, une ambition vulgaire; cela ne ressemble point à nos calculs de pertes et profits : à cette école-là, on n'apprenait ni

l'égoïsme, ni la petitesse, ni les lâchetés.

Au demeurant, l'islamisme, répétons-le, faisait aussi bien que nous. Le tort des apologistes du moyen âge, c'est de ne l'avoir pas vu. L'érection des mosquées vaut celle des cathédrales. La mosquée, avec le ciel ouvert pour coupole unique, avec les sources jaillissantes et pures qui lavent ses parvis, avec les oiseaux chanteurs qui gazouillent dans ses feuillées, avec son minaret effilé, son jet de pierre, sa flèche aiguë qui va, perçant les nuages, porter là haut l'invocation, tout ce poëme dans son austère simplicité, parle du Dieu tout-puissant en un langage plein d'ampleur.

Les religieux entraînements des peuples, ces croyances universelles, ces aveugles mais brûlantes convictions, partout émises à la fois, donnaient partout les mêmes fruits.

S'il s'agit de chevalerie, Saladin, gardons-nous de l'oublier, n'était pas moins que Richard Cœur de Lion, un chevalier parfait.

Quant à la vie des châteaux — je dis exprès *des châteaux*, il ne faut pas regarder les chaumières, en bas — cette vie projetait aussi son éclat. Entre le châtelain, ses pages et ses hommes d'armes, les rapports prenaient souvent un caractère patriarcal. On respectait les dames. Le charme, cette fleur inconnue à l'antiquité païenne, s'épanouissait parfois dans un milieu grossier. On était brutal, et l'on était courtois. On pratiquait d'horribles cruautés, et l'on avait d'exquises délicatesses. « Dieu et ma Dame! » ce cri du bon chevalier dit tout. Et quand nous voudrions, nous, les civilisés du XIXme siècle,

retrouver l'élévation avec la poésie dans le sentiment général que nous inspirent les femmes, peut-être nous faudrait-il, pour rencontrer le progrès, reculer jusqu'en ces rudes temps.

Les troubadours et les trouvères redisaient les fabliaux de donjons en donjons. Au sein de quelques villes, le mouvement universitaire se produisait. Tout en remuant les citations, les formules, les syllogismes, les grands docteurs scolastiques remuaient des idées ensevelies sous le fatras, et les amenaient au jour.

L'ancien régime n'exerce pas sur notre esprit les fascinations du moyen âge. Il y a néanmoins une justice à lui rendre, à lui aussi, et l'on ne peut en bonne conscience le condamner sans l'avoir entendu.

Si la monarchie administrative a tué la chevalerie, si les libertés personnelles ont été écrasées sous le pesant niveau de l'unité, l'ancien régime conserve cependant une majesté que nous ne connaissons plus.

Les parlements, les corps judiciaires, les villes elles-mêmes possédaient leur indépendance qui a cessé d'exister. Les corporations d'ouvriers, tout en présentant des inconvénients graves puisqu'elles ruinaient la liberté du travail, exerçaient sur les apprentis certains patronages, établissaient entre les travailleurs du même état certaines solidarités qui avaient bien leur prix.

On voyait des probités professionnelles; non qu'il y eût alors plus d'honnêtes gens qu'aujourd'hui, mais la profession c'était la caste, à quelque degré. On n'en sortait point; on y vivait

renfermé de père en fils; elle avait ses traditions, très-élevées et très-pures; noblesse obligeait, quel que fût le rang. Notre ambition, qui ne connaît guère plus de scrupules que de barrières; nos rapides fortunes que semble encourager le mélange des classes et que favorisent l'abaissement du sens moral; la fièvre des spéculations, le besoin de monter : rien de tout cela n'existait alors.

Les souvenirs, qui se rattachaient à l'esprit de corps, à l'hérédité des carrières, formaient une sorte de loi que chacun suivait d'instinct. On trouvait chez les seigneurs des habitudes vaillantes. Les familles bourgeoises, les familles parlementaires surtout, se faisaient remarquer par l'austérité des mœurs. Enfin, un sentiment auquel il faut rendre hommage, un sentiment

qui nous manque absolument : le respect, régnait du haut en bas de la société. Respect des enfants envers leurs parents ! Respect, exprimé par des formes toujours polies, dans les relations des hommes entre eux ! Respect envers le Roi, quelle que fût sa personne — le roi, c'était le droit divin — Respect à tous les degrés de la hiérarchie, par le fait même de cette hiérarchie que tous reconnaissaient.

Il y avait de la légitimité dans l'air.

III

CE QU'ON REGRETTE

Je n'en ai pas fini, bien s'en faut, avec les beaux côtés du bon vieux temps; mais ce qui me reste à dire, je l'ai réservé, par la raison toute simple que les côtés qu'on appelle beaux, je les nomme laids.

Les deux qualifications se justifient; un attrait positif s'exhale des grands faits que je vais mentionner; toutefois cet attrait est délétère, et s'il séduit les âmes plus éprises de paix

que de vérité, il les empoisonne et les corrompt.

La paix !

Si par ce mot l'on entend la suppression des questions, l'interdiction des débats, l'engourdissement des esprits, l'oppression des consciences, oui, la paix régnait sur le bon vieux temps.

On était paisible en religion parce qu'on n'avait pas la permission d'examiner les doctrines religieuses : le mensonge vivait tranquille, abrité sous l'indifférence, défendu par l'intolérance.

On était paisible en politique parce que le droit de discuter les intérêts politiques n'existait pas : garantis contre toute attaque, les despotismes les plus inouïs pouvaient s'établir, pouvaient s'exercer, pouvaient se conserver,

sans que l'apparence d'une secousse vînt les menacer ou les démolir.

On était socialement paisible parce qu'aucun problème social n'ayant la faculté de naître, les inégalités et les iniquités, quelque révoltant que fût leur caractère, acceptées de tous, ne trouvaient ni un contradicteur, ni un vengeur.

L'ancien régime avait perfectionné ce système léthargique. Faisant plus exactement la police des idées, réalisant mieux que le moyen âge l'unité et l'administration en toutes choses, il était parvenu à créer un silence plus profond. L'ancien régime, on ne saurait le nier, possédait la paix. Il avait la paix de la mort, la paix de l'immobilité, la paix des cimetières.

Malgré des troubles incessants, en dépit d'une matérielle et continuelle agitation, les intelli-

gences au temps jadis, rendons-leur cette justice, n'ont pas bougé.

Entendons-nous, cependant. On bouge toujours un peu. Nul n'est arrivé, depuis Jésus-Christ, à comprimer si bien l'homme que, renonçant absolument à penser, rien ne s'émeuve plus en lui. Les discussions scolastiques de l'époque, les conciles, les querelles des grands ordres religieux témoignent d'un reste de vitalité. Cette réserve faite, on peut affirmer que tout mouvement individuel, toute idée indépendante, tout essai de retour vers l'Évangile, cet éternel agitateur, avaient été réprimés par le bon vieux temps, de manière à rassurer pleinement les amis de la paix.

Une seule croyance, une seule Église, un seul chef spirituel, plus tard un seul chef temporel,

une royauté de fait divin, un gouvernement pourvoyant à tout, un arbitraire supprimant ces occasions de s'émouvoir que fournissent les libertés du peuple, un *statu quo* solidement établi, absolument incontesté, axiomatique, dans toute l'étendue de l'ordre social; cet ensemble ne laissait rien à désirer. Il plaît aux gens qui ont les nerfs malades, qui trouvent que notre temps les agite, et qui préfèrent beaucoup d'ignorance, beaucoup de servitude et beaucoup d'injustice, à beaucoup de débats, de luttes et de bruit.

La hiérarchie, acceptée comme un fait, presque comme un dogme, procurait, cela va sans dire, une immense tranquillité. Chacun se tenant coi, les jalousies de position n'entraient pas en jeu. Les prétentions forcément limitées risquaient moins de se heurter. Aujourd'hui l'on se heurte

par tous les bouts parce qu'on se rencontre sur tous les chemins. On court, on grimpe, on monte à l'assaut, c'est le train de guerre, tous peuvent arriver à tout : voilà de quoi gémir et de quoi se lamenter!

Autrefois, les devoirs ne descendaient guère. On avait des devoirs envers ses pareils, on avait des droits sur ses inférieurs. Aujourd'hui, tous ont des devoirs envers tous, et tous le savent, et cela n'est pas commode, mais cela est bon.

Autrefois, la charité se contentait à peu de frais. Quand un homme de haute position daignait consacrer quelques écus avec quelques instants aux pauvres, il passait, Dieu me pardonne! pour un ange venu du ciel. Aujourd'hui, les relations de l'indigent et du riche sont moins faciles; la charité, dans les lieux où elle s'exerce

largement, rencontre plus d'exigences, elle trouve des cœurs moins émus; la bienfaisance, lorsqu'elle procède avec sagesse et clairvoyance, excite le mécontentement des paresseux et des viveurs. L'ingratitude est à l'ordre du jour. Sans doute cela ne vaut rien. Mais ce qui valait moins encore, c'est le temps où il semblait qu'on accomplît un acte exceptionnellement admirable, parce qu'on soulageait quelque peu son prochain.

Allez, je veux la paix autant que vous, seulement je veux la vraie, celle qui n'arrive qu'après la guerre : guerre du dedans, guerre du dehors. Je veux la paix que donne l'Évangile, celle qui a pacifié les cœurs avant de pacifier les relations. Dans tous les rangs elle fait naître des devoirs, des affections, le respect des droits d'autrui. Or cette paix-là, soyez-en sûrs, a de plus

solides bases que la paix fondée sur l'injustice et sur l'inégalité.

Les corporations ouvrières, redisons-le, conservant l'immobilité, garantissaient au temps jadis ses douces quiétudes.

Dans le patron, souvent l'apprenti trouvait un père, je ne le conteste pas. Le garçon logé, nourri, surveillé, devenait un peu l'enfant de la famille. Le même fait se reproduit aujourd'hui. Rien d'aisé comme d'établir ces bons rapports. D'ailleurs, l'organisation d'autrefois se payait à un prix que notre génération ne voudrait plus y mettre; ce prix, c'était celui qu'exigeaient toutes les somnolences du bon vieux temps : c'était la liberté !

Avec l'organisation d'autrefois, un Lincoln

eût été impossible; il serait resté renfermé dans la corporation des coupeurs de bois.

Mais voici le grand bienfait de l'ancien temps !

L'ancien temps n'avait ni chambres, ni discussions, ni journaux, ni conférences pour secouer les gens qui dormaient.

Je ne prétends pas que notre perpétuelle agitation soit agréable; je conçois qu'elle indispose les délicats. Le train de guerre a ses inconvénients; il est maussade, il est revêche, il est criailleur, il est mal appris. Questions religieuses, questions sociales, questions politiques : on n'en laisse pas une tranquille. Les droits acquis sont ébranlés, les vérités sont contestées; on dirait l'accomplissement de cette parole biblique : « Ta main se lèvera contre

tous! la main de tous se lèvera contre toi! »

Ah! lorsque je vois attaquer le vrai, je souffre au plus intime de mon cœur; toutefois, je me dis que le droit d'attaquer le vrai garantit le droit d'attaquer le faux, et j'en remercie mon temps. Autrefois les vérités étaient en sûreté, peut-être; mais l'erreur ne risquait rien.

Et puis, une vérité attaquée, est-ce donc une vérité perdue?

Ne croyons-nous plus au pouvoir de la vérité? Celui qui nous a donné la vérité, lui a-t-il retiré sa protection?

Les remparts sont assaillis, la brèche est faite! s'écrie-t-on. — Soit. Portons-nous sur la brèche et défendons les remparts. Nous apprendrons du moins à tirer notre épée qui se rouillait au fourreau.

Les eaux tranquilles, ne l'oublions pas, sont des eaux stagnantes. Ce qui plane sur ces calmes miroirs, ce qui s'exhale de ces profondeurs immobiles, c'est la malaria. Quiconque s'est trop longtemps attardé sur les bords, quiconque a trop longtemps respiré ces émanations douceâtres, languit, s'étiole et meurt.

N'importe. Ce temps-là, dit-on — et c'était une de ses meilleures garanties de paix — ce temps avait le bonheur d'être ignorant! Les hommes de ce siècle étaient bons, car ils ne savaient pas lire!

Savoir lire ne rend pas toujours l'homme bon, d'accord; cela reconnu, je proteste, et la statistique avec moi, contre les innocuités de l'ignorance, contre ses prétendues saintetés. Les pays les plus

ignorants ne passent pas pour les plus moraux.

Si la lecture fait plus de mal que de bien quand on lit de mauvais livres et de mauvais journaux, lire de bons journaux et de bons livres vaut mieux que de ne pas lire du tout.

Regardez les peuples de la Bible et voyez ce que la Bible a fait d'eux ! Où est la vie de famille? où sont les bonnes soirées autour du foyer? où trouver les purs attachements? où rencontrer les caractères virils? où est le bonheur, où sont les progrès?

Or les disciples de la Bible ont toujours fondé l'école, poussé l'instruction; ils ont toujours pensé que la lumière sied à l'Évangile, que l'obscurantisme messied aux chrétiens.

Plus que d'autres, convenons-en, ils ont compromis la paix d'autrefois. Oubli de la vérité, machinale acceptation des croyances, sécu-

rité des mensonges, les despotismes à l'abri ; tout ce qui, donnant à l'âme les servilités de l'attitude, maintenait cette paix-là, nos maîtres d'école, nos pourvoyeurs de bibliothèques, nos distributeurs de bibles l'ont répudié, l'ont renversé.

Aussi, comme on bouge autour d'eux! Que voulez-vous, les peuples qui avancent, ce sont les peuples qui remuent.

Tandis qu'aux siècles antiques l'immobile Égypte et l'immobile Asie conservaient les mêmes institutions, les mêmes superstitions, les mêmes obscurités ; la Grèce remuait, Rome remuait : elles avançaient du côté du soleil, jusqu'à l'heure, si célébrée par M. Renan, où Rome — pour ne parler que d'elle — s'endormant au sein du despotisme, les raffinés goûtèrent la paix, enfin !

En ce moment, l'Angleterre remue ; l'Amé-

rique remue; il y a même tant de bruit chez elles qu'on les croirait sans cesse à la veille d'un bouleversement. Et sans chercher si loin, Genève ne bouge-t-elle pas? N'est-ce point un des signes de son énergie et de sa moralité?

Non, non, je ne trouve pas en moi le courage d'admirer la paix du bon vieux temps; je sais trop ce qu'elle a coûté.

Elle a coûté l'Évangile, car on n'obtient cette paix-là qu'en remplaçant par de morts formalismes la foi vivante de l'individu.

Elle a coûté la liberté de conscience, car les libres consciences ne se laissent jamais arrêter par des considérations de paix.

Elle a coûté la liberté politique, car les peuples libres soulèvent des questions qui compromettent la paix.

Elle a coûté la liberté des intelligences, car la libre pensée agite le monde et détruit sa paix.

Elle a coûté la liberté morale, car les âmes libres, ces intraitables et ces guerrières, ne se courbent point.

Que se passe-t-il au surplus, lorsque l'Évangile est reçu dans un cœur? Il a perdu sa paix. Pour conquérir le vrai, pour parvenir au bien, il lui faut livrer de perpétuels combats. Veiller, prier, lutter, recommencer, il n'y a plus de sommeil. Le devoir embouche son clairon de bataille. En avant! et encore en avant! et l'on n'arrive jamais au bout! et c'est la guerre, oui! mais c'est la véritable paix.

Ce que fait l'Évangile dans un cœur, il le fait dans l'humanité. Il n'a point pour la bercer en de molles quiétudes les secrets du bon vieux temps.

A peine l'Évangile parait-il ici-bas que la guerre éclate. Les sérénités antiques s'évanouissent sous ces brûlantes haleines. On se divise, on persécute; des questions de vérité, gênantes et cruelles, se posent partout; de tous les côtés on voit couler le sang.

Il fallut la réaction païenne pour ramener la vieille paix. Vaincue dans ses rencontres avec les chrétiens, la réaction se fit chrétienne. Elle se glissa dans l'Église, qu'elle domina bientôt. Elle éteignit les discussions, elle supprima les problèmes, elle rétablit la croyance collective, elle rappela le formalisme, elle nous donna le bon vieux temps!

Vous savez quel ébranlement produisit la Réforme. L'Europe en tressaillit jusqu'au fond.

Et l'Europe marcha; et l'Europe souffrit; et l'Europe, déchirée, n'avança qu'au prix de sa paix.

Nous-mêmes, Dieu merci, notre sol a tremblé sous nos pas. Nous nous sommes réveillés, nous connaissons la bonne guerre; l'âge d'or a passé, le siècle est de fer : de fer et de feu. Les deux ennemis du bon vieux temps, de la bonne vieille paix, les deux soldats vaillants qui ne vont point l'un sans l'autre, les deux tourmenteurs que l'Évangile a chargés de nous troubler : l'esprit de vérité, l'esprit de liberté, se sont levés tous les deux. De droite et de gauche ils nous livrent assaut. Toutes les opinions reçues, ceux-là les secouent; toutes les questions assoupies, ceux-là les saisissent et les posent à nouveau. Avec l'amour du vrai, avec la libre recherche de la vérité, nul ne saurait conserver sa paix.

C'est la vie noble, vaillante et virile, toute à la pointe de l'épée.

Il y a des gens qu'un peu de servitude tranquille arrangerait mieux.

Pas nous ! Arrière les défaillances, acceptons dans leur austérité les conditions du relèvement.

Nous étions par terre. On ne se relève ni sans secousse, ni sans effort.

Les regrets n'ont pas tout dit. N'entendez-vous point les pères de famille !

Autrefois, il y avait des carrières toutes faites, les fils bien nés y entraient tout droit. L'aîné dans l'armée, le second chevalier, le troisième dans les ordres, la fille au couvent, on n'avait

pas à s'inquiéter davantage. Le bon vieux temps, en cela du moins, était plus commode que le temps d'aujourd'hui !

Plus commode pour M. le marquis, ou pour M. le comte, ou pour M. le baron, j'en conviens. Moins commode, convenez-en à votre tour, pour Pierre, Jacques ou Jean.

Mais voulez-vous que je vous montre le progrès ? Parmi les privilégiés de jadis, il en est, j'en connais, beaucoup même, qui, loin de déplorer la perte d'un avantage fait tout entier d'injustice, éprouvent un soulagement immense à penser qu'ils sont sortis du privilége pour entrer dans le droit commun.

Le droit commun, sans parler d'équité, met chacun dans le vrai. Si les carrières toutes faites favorisaient quelques vocations, si elles formaient

un Pitt, si elles produisaient un Wilberforce, elles créaient encore plus de fainéants que d'hommes distingués.

Maintenant, il ne suffit plus d'être le fils de son père; il faut être quelqu'un.

S'en afflige qui pourra. Quant à moi, qui sais que le progrès est en raison du travail, je n'ai pas une larme pour les facilités abusives, faux don de ce faux bonhomme qu'on appelle le bon vieux temps!

Sur un point encore s'exercent les regrets.

On nous parle du temps où régnait la grande littérature, du temps qu'éclairait le grand art! Les majestueuses allures de l'un et de l'autre tenaient, dit-on, à l'ensemble d'un régime qui ne remettait pas tout en question, qui avait des rè-

gles immuables, qui avait une légitimité; qui avait un droit reconnu pour le beau comme pour le vrai, pour les lettres comme pour la politique, pour l'harmonie comme pour la religion.

Est-ce du dix-septième siècle qu'il s'agit? Je n'en méconnais pas la beauté. Je ferai remarquer seulement qu'on ne rencontre qu'un dix-septième siècle, pendant toute la durée du bon vieux temps.

Alors, en effet, la légitimité trônait partout. Le domaine de la littérature et des arts était administré comme les autres. Là comme ailleurs planait une lourde paix, car tout changement était interdit.

On ne répudie point sans en mourir les conditions de la vie; aussi, qu'arriva-t-il? Après le beau classique du dix-septième siècle, que nul

n'admire plus que moi, vient le classique ranci du dix-huitième. Les grands écrivains étaient disparus. Du rang d'inspirateurs, on les avait rabattus à celui de modèles. N'osant pas inventer, on copiait. Encore se gardait-on d'imiter, dans les libres jets de leur pensée, les esprits indépendants; ni la Fontaine, ni Molière, ni madame de Sévigné, ni Saint-Simon n'ont fait école. On s'en tenait au grave et au solennel. Ce régime appauvrissant produisit une prompte déchéance. On se croyait arrivé dans la maturité, que déjà la décrépitude avait tout flétri. Mais la forme restait debout!

Au travers de ses saturnales, la Révolution, qui le croirait, maintint le genre noble; elle respecta le mot pédant; les plus débraillés de ses niveleurs sont emphatiques et boursouflés;

on coupe les têtes, mais on ne raccourcit pas une phrase; tout s'écroule, mais la période, ce château de cartes, résiste à l'ouragan. L'Empire, on le pense bien, atteignit du premier coup le sublime du genre. Derrière sa classique défroque vous ne trouvez rien, absolument rien. Ce serait le néant, si l'on ne voyait l'ère libérale poindre à l'horizon, si Chateaubriand, si Mme de Staël, les précurseurs, ne venaient annoncer la fin du bon vieux temps [1].

Alors la liberté parut. La liberté, c'est une inspiratrice; nous l'avons bien vu, nous les spectateurs de cette belle floraison scientifique, artistique et littéraire qui, de 1820 s'épanouit jusqu'en 1830, et dure toujours.

1. Il est fini de l'autre côté du Rhin. L'Allemagne a Goëthe, elle a Schiller, elle a Beethoven, Weber, Mozart.

Notre temps est un ingrat.

Il nous semble que tout est perdu parce qu'on ne refait plus les mêmes chefs-d'œuvre, admirables en original, abominables en reproduction. Avec des poëtes tels que Victor Hugo, que Lamartine, que Musset; avec des peintres tels que Gros, Schœffer, Léopold Robert, toute l'école allemande, toute l'école belge, l'école anglaise à quelques degrés ; avec des musiciens tels que Meyerbeer, Schumann, Rossini; avec des savants tels que Champollion, Ampère, et si nous sortons de France, les Humboldt, les de Candolle, les de la Rive, les Agassiz, tant d'autres [1]; avec des historiens tels que les Guizot,

1. Nommons M. Edmond Boissier parmi les botanistes, M. Jules Pictet parmi les naturalistes, ces deux savants distingués, Genevois tous deux.

tels que les Thierry; notre temps, vous pouvez m'en croire, a de quoi porter le front haut.

Une révolution, il est vrai, a passé par là. Des ruines jonchent le sol. La législation du Parnasse est détrônée, le genre classique a péri; on emploie le mot naturel; les mortels sont devenus des hommes, les coursiers ne sont plus que des chevaux; pareil scandale n'existait point jadis :

Les mots, bien ou mal nés, vivaient parqués en castes,
Les uns nobles, hantant les Phèdres, les Jocastes,
Les Méropes, ayant le décorum pour loi,
Et montant à Versailles aux carrosses du roi,
Les autres, tas de gueux...
Que voulez-vous, le cri révolutionnaire a retenti :
« Aux armes! prose et vers! formez vos bataillons! »

Les classiques, vous le pensez bien, n'en prennent pas leur parti :

L'emphase a frissonné dans sa fraise espagnole! »

Et vous voyez les énormités se produire, d'incroyables audaces affronter le grand jour :

« On entendit un roi dire : quelle heure est-il? »

Tout n'est pas digne de louange, assurément, dans ces élans de la jeune liberté; mais c'est la liberté! Si parfois elle nous affranchit du bon sens, elle nous a débarrassés de bien des sottises. La liberté, d'ailleurs, se corrige par la liberté. Ne tient-elle point cette lance de Minerve qui guérit les blessures qu'elle fait!

IV

LA JUSTICE AU TEMPS JADIS

Maintenant, prenons le bon vieux temps, et faisons-lui son procès.

La justice, pour commencer par le commencement ; la justice, premier besoin des sociétés, première garantie de l'individu, manque totalement à cette période qui compte plus de mille années, et qu'on appelle, par dérision, le bon vieux temps.

Rien ne peut rendre l'horreur qu'éprouve notre

esprit lorsqu'il découvre cet abîme : mille années sans justice et sans droit !

L'histoire est une aristocrate, elle ne s'occupe guère que des puissants. Pour se placer dans le vrai, il faut récrire l'histoire vraie : celle du peuple, celle des campagnards.

Pendant tout le moyen âge, les serfs et les vilains, la grande majorité des hommes, est livrée au bon plaisir des Seigneurs. On fait de ces gens-là ce que l'on veut. L'imagination recule devant l'atrocité des supplices inventés et pratiqués alors ; il y a des oubliettes, répétons-le, dans les châteaux ; dans les couvents il y a des *in pace ;* il y a quelques demi-douzaines de juridictions cléricales ou séculières dont chacune revêt sa forme, qui chacune exerce sa pénalité, mais dont pas une seule ne s'embarrasse ni du pauvre ni du chétif.

Quant à l'ancien régime, quant à la monarchie administrative, où rien ne fait défaut, ni les fonctionnaires ni les ordonnances, une tradition s'y maintient; elle persiste sous le régime de l'unité royale comme elle avait existé sous le système de la féodale anarchie; cette tradition, c'est le déni de justice, c'est l'arbitraire absolu.

Les intendants, les administrateurs remplissent les fonctions de juges; une quantité de gens ont le droit d'emprisonner; une fois en prison, tout est dit; aucun moyen de vous tirer de là; votre famille peut prendre le deuil.

Dans son conseil, le roi fait arriver les causes devant lui; si les arrêts lui déplaisent, il les corrige ou les casse. On sait comment Louis XIV réforma celui de Fouquet.

D'ailleurs, n'a-t-on point les lettres de cachet? N'a-t-on point ces petits carrés de papier signés *la Vrillière*, pour satisfaire les amis du ministre et supprimer les hommes gênants!

Ce n'est pas tout. Lorsque la chose en vaut la peine, des commissaires nommés par le roi vont siéger au tribunal; les juges sont bauchés en place; il n'y a plus de garantie; pas plus celle de la loi que celle du juge, car les commissaires font à leur gré la loi.

Voulez-vous davantage? Les moyens de procédure achèveront d'effacer le droit. On a la torture; on a la question : ordinaire, extraordinaire. On obtient un aveu quand on veut l'obtenir; l'innocence ne sert de rien.

Je prie les admirateurs du bon vieux temps de jeter un regard sur la variété des supplices,

ceux-ci plus cruels, ceux-là plus raffinés, qui tous nous font dire que l'Europe était un enfer, que le diable régnait dans ces contrées où l'on invoquait Jésus-Christ, et que l'iniquité féroce, partout et toujours avait le dernier mot.

Les prisons, cachots infects, sentines puantes, désespéraient l'âme et faisaient pourrir le corps.

Sur les galères du roi, des misérables enchaînés jour et nuit, au coup du flot, à l'effort de la tempête, inondés par les averses, consumés des embrasements du soleil, recevaient en pleine chair les sanglées de fouet du garde-chiourme qui courait de la proue à la poupe, frappant à bâbord, frappant à tribord, grisé de fureur et de sang.

Le bourreau n'était pas ce personnage à

moitié maudit que nos modernes sociétés, soit hypocrisie, soit pudeur, ne veulent plus connaître : cet homme qui sort de sa retraite, à certaines heures, pour accomplir en hâte et comme en se cachant, une œuvre qui nous fait frémir.

Le bourreau du bon vieux temps est un personnage d'importance. On l'honore presque autant qu'on le craint. Constamment au travail, il fonctionne en plein soleil; le peuple qui le voit tous les jours le contemple et l'admire. Le bourreau torture, le bourreau fustige, le bourreau tenaille, il brûle, il pend, il marque au fer, il écorche, il roue, il écartelle! La vie des hommes, à tout moment, sous tout prétexte, est livrée au tourmenteur. Et, si l'on ne recherche pas ses bonnes grâces, on évite tout au moins son cour-

roux, car chacun, d'un instant à l'autre, peut avoir à faire avec lui.

Le bon vieux temps, qui dénie la justice aux accusés, accordera-t-il la compassion aux misérables ?

Voyons un peu.

On enfermait les aliénés dans des cages de fer; on les livrait en spectacle à la curiosité; rien n'égalait l'horreur de ces cabanons; rien n'égalait l'abaissement de ces êtres dégradés, sinon les passe-temps du public avili, qui tantôt allait voir supplicier un Damiens, tantôt, quand il n'y avait rien de mieux, se rabattait sur les fous, dont on lui faisait un jouet.

Les hôpitaux étaient des pourrissoirs. On y fourrait les malades deux ou trois par lits. Nos

recherches de linge blanc auraient fait pâmer de rire les infirmiers de ce temps-là. On avait la paille, on avait l'ordure, on avait la mort qui ne se faisait pas faute d'y moissonner.

Le menu fretin des pauvres se blottissait comme il pouvait en des repaires boueux, visités par toutes les intempéries, hantés par toutes les contagions, habités par le froid et par la faim. Nul ne s'y risquait. Ce qui se passait là, quelles souffrances y endurait l'indigent, quels vices le corrompaient, quelles agonies l'achevaient, nous le saurons un jour. C'est le secret du bon vieux temps.

V

LA GUERRE

Sans avoir beaucoup d'imagination, on peut se faire une idée de ce qu'était, au bon vieux temps, le malaise très-pénible et très-spécial qui naît de l'insécurité.

Où la justice ne règne point, la sécurité n'existe pas. Sécurité des familles, sécurité des individus, sécurité des consciences, sécurité des fortunes, rien de tout cela ne saurait se développer dans un siècle livré à l'arbitraire, à l'intolé-

rance, aux dilapidations, au pillage sous toutes les formes et par tous les procédés.

Et je ne parle pas même de cette grosse sécurité publique, dont chacun jouit sans s'en apercevoir, comme on jouit de la santé quand on se porte bien. Chacun, à l'heure qu'il est, s'endort tranquille, sans craindre que sa maison soit attaquée pendant la nuit. Chacun voyage, par terre et par mer, sans craindre qu'un voleur lui demande la bourse ou la vie. Chacun va le soir visiter ses amis, sans être obligé de s'armer jusqu'aux dents.

Tout au plus si l'Italie garde encore sur ses routes, comme elle les conserve dans ses musées, quelques-uns de ces spécimens des siècles passés.

Là vous retrouverez le charme des émotions

que vous refuse notre époque. Une excursion y est parfois un péril. Les brigands vous emmèneront dans leurs montagnes ; s'ils ne vous égorgent pas comme ils le font en Grèce, du moins vous prendront-ils une grosse rançon.

L'Italie retarde en ceci de deux cents ans sur le reste de l'Europe, tout exprès, on le dirait, pour nous faire goûter les charmes du bon vieux temps.

L'incessant état de guerre ruinait jadis toute sécurité.

Aucun habitant des villes ne pouvait être certain que sa famille échappât aux chances effroyables d'une prise d'assaut. Aucun habitant des villages ne pouvait être certain qu'une troupe en marche ne brûlât point son logis.

Si la guerre ne disparaît pas encore — je n'ose concevoir cette espérance — elle a du moins mauvaise réputation. Le règne du sabre, la gloire du plumet semblent faire place, même chez nous, à de meilleures ambitions [1].

Pour bien comprendre cet infernal fléau de la guerre, représentons-nous la façon dont la guerre s'exerçait au cœur du bon vieux temps.

La guerre admettait, justifiait tous les excès. Tout, sans exception, était permis aux soldats qui venaient d'emporter une ville d'assaut. On leur accordait deux jours, trois jours pour se satisfaire; ce qui restait après s'en tirait comme il pouvait.

1. Ceci était écrit au mois de mars 1870. — La déclaration de guerre à l'Allemagne éclata quatre mois plus tard.

Des armées en route pillaient pour se nourrir, incendiaient pour se chauffer. On n'inventait pas de s'approvisionner autrement. Le pays ennemi, le pays ami souvent, fournissaient et de quoi manger, et de quoi se vêtir : où l'armée avait passé, c'était le désert.

La guerre une fois terminée, ce qui succédait ne valait pas mieux. On licenciait les soldats; alors se formaient ces troupes effroyables des *écorcheurs*, *des retondeurs*, qui dévastaient pour leur propre compte et mettaient tout à feu et à sang.

Plus d'un croisé gentilhomme, revenu de terre sainte, ne sachant trop que faire de ses loisirs, prenait le commandement des bandits.

Les meilleurs capitaines de Charles VII, les vainqueurs des Anglais, les frères d'armes de

Jeanne d'Arc ne dédaignaient nullement ce métier.

Duguesclin, et ce ne fut pas un de ses moindres titres de gloire, délivra la France des *grandes compagnies*, ces terribles phalanges d'aventuriers. Il les réunit, se fit leur chef, et les jeta sur l'Espagne. Mais le mal, s'il était conjuré, n'était pas détruit; et plus d'une fois, depuis Charles VII, les ravageurs parcourant le pays, saccagèrent tout, ne laissant après eux que ruine et désespoir.

Aux guerres publiques s'ajoutaient les guerres privées. Le moyen âge n'est qu'un long combat.

Seigneurs laïques, seigneurs ecclésiastiques, évêques et barons, abbés et chevaliers

s'en allaient incessamment en guerre. On s'attaquait de donjons à donjons, on s'assiégeait de castel à castel; les villages payaient pour tous.

La vie, au milieu de ces conflits, était devenue tellement impossible, qu'on se vit contraint d'établir des trèves de Dieu. Il fut convenu qu'à certains jours de la semaine on cesserait de s'égorger.

Essayez de vous représenter la sécurité, dans ces conditions-là !

Pour achever le malheur, on avait les incursions soudaines, terribles, des corsaires barbaresques, tout à coup descendus, qui surprenaient, qui enlevaient des populations entières sur les rivages de la mer.

Quant aux navigateurs lancés à travers la

Méditerranée, ils couraient chance d'aller finir leurs jours dans l'esclavage, à Tunis ou en Alger.

Qui dit insurrection, alors, dit massacre.

Quand Jacques Bonhomme, poussé par l'excès de sa détresse, à bout de patience et de tourments, se lève révolté, malheur aux châteaux qui tombent entre ses mains!

Hélas! la vengeance est courte et la revanche est effroyable. Les seigneurs, cuirassés, invulnérables, se précipitent sur ces masses confuses, inhabiles, mal armées de pauvres bâtons. Le sang coule à flots. Après, viennent les supplices, tels, que l'esprit n'en affronte pas même la description.

La religion n'avait-elle point ses guerres, plus meurtrières encore et plus cruelles!

Ce que fut la croisade albigeoise déchaînée par Innocent III, ce que fut l'égorgement du midi par le nord, l'extinction de la langue d'*oc* par la langue d'*oï*, chacun le sait.

Chacun le sait aussi, la destruction des Vaudois Provençaux, plus tard, forme et reste une des plus sinistres pages du règne de François Ier.

Et si nous descendons encore un peu, nous trouvons les Ligueurs, nous trouvons la Saint-Barthélemy, nous trouvons à Paris le gouvernement des Guise, révolutionnaire, démocratique au nom de la foi romaine, régime de Terreur cléricale que la Terreur populaire de 1793 a peut-être égalé, mais qu'elle n'a pas dépassé.

VI

LES MISÈRES

Autrefois, en l'absence de l'industrie, il n'y avait pas de peuple; le peuple, à proprement parler, c'était le paysan, c'était le vilain, c'était le serf.

Or, l'histoire du paysan a de telles tristesses, elle est si navrante, qu'on ne parvient plus à concevoir comment, en présence de ces pénuries et de ces iniquités, on a pu célébrer certains exploits militaires, certains hauts faits de

chevalerie, certaines magnificences de cour.

Comparé au paysan de l'histoire, le paysan de la Bruyère est un aristocrate ou peu s'en faut.

Lisez les cahiers des États généraux, sous l'ancien régime, vous y verrez ce qu'alors même souffraient les populations.

Elles mouraient de faim, littéralement. Un morceau de pain, c'était un objet de luxe. Et quand les chétives récoltes avaient échappé aux ravages de la guerre, quand les exigences de l'impôt en avaient laissé quelques restes, venaient les chevaux et les chiens des seigneurs, qui les foulaient aux pieds.

On ne sait où choisir, parmi tant de siècles maudits.

Vers l'an mil, les populations se mirent à es-

pérer la fin du monde. Non par désir de posséder un ciel que le catholicisme du moyen âge avait fait morne, glacé, presqu'effrayant; mais par désespoir de vivre et par ce qu'on n'en pouvait plus.

Au quatorzième siècle, la peste, qui revenait souvent visiter l'Europe, se montra plus empoisonnée que jamais; elle arrivait à la suite de la famine, elle acheva de tuer ce qui se traînait parmi les larmes et le deuil. Ce fut la *Mort-Noire*, la *Grand'Mort*[1]. Et les Grandes Compagnies trouvèrent moyen, chose inouïe, de ravager et de massacrer après!

L'incurable malheur de ces temps-là se reconnaît à un signe funeste. Si la vie est pleine de

1. Elle sert d'introduction au Décameron de Boccace.

tristesse, la mort est pleine d'obscurité : l'âme ne peut se réfugier nulle part. Il n'y a point d'abri. Pas plus de joie dans l'éternité que dans le présent. L'antique sérénité s'est effacée. Le catholicisme romain ne promet qu'un purgatoire terrible, qu'un paradis ennuyeux.

La philosophie du Chinois, qui lui fait envisager son cercueil comme le meuble le plus précieux; le fatalisme du Musulman, qui le fait doucement errer parmi les tombes et les cyprès de ses champs des morts, ne peuvent, Dieu merci, consoler ces âmes. Elles gardent assez de foi pour ne se pouvoir satisfaire de ces horizons douteux.

Mais si le bon vieux temps a conservé le sérieux, il est trop accablé, trop découragé, trop enténébré, trop éloigné du rayonnant Évangile

— ceci explique tout — pour posséder, en présence de la mort, ces certitudes radieuses, cet espoir assuré qui en éclairent les chemins.

J'ai fait tout à l'heure allusion aux Jacqueries.

Révoltes du désespoir, elles se reproduisent fréquemment.

Au treizième siècle, les Pastoureaux traversent la France du nord au sud, égorgeant les seigneurs, égorgeant les prêtres, laissant partout les ruines et la douleur.

Ces faits extrêmes ne se renferment pas dans le moyen âge. Plus tard, quand la monarchie a tout envahi, quand les grands règnes éblouissent le monde entier, la détresse est pareille.

Les grands règnes! C'est précisément au mo-

ment des grands règnes qu'éclatent les grandes désolations.

Sous François Ier, les campagnes ne respirent plus.

Sous Louis XIV, le *grand Roi*, on ne sait lesquelles l'emportent, en fait de malheur, des premières ou des dernières années.

A tout prendre, c'est la fin de cette royauté brillante et malfaisante. Au commencement du règne, on sortait de la Fronde; la France était épuisée, mais la France avait des ressources, il lui restait quelque vigueur. A la fin, on sortait des grandes guerres; la France avait donné son dernier homme et son dernier écu. D'un bout à l'autre bout du pays, on ne mangeait plus, et l'on mourait.

Ainsi se payaient les gloires du Roi-Soleil.

Saint-Simon a beau nous montrer le peuple broutant l'herbe, peu importe au bon vieux temps. Il n'y regarde pas de si près. L'histoire, redisons-le, ne daigne guère s'occuper des souffrances du peuple, tant le fait est habituel, tant il est acquis, tant il est puéril de s'arrêter aux misères de ceux qui ne sont ni seigneurs, ni prélats, ni généraux.

L'histoire du bon vieux temps fait comme lui, elle écrase les petits. Elle raconte sans sourciller une des pires infamies du pouvoir royal, cet acte signé Louis XV : le *Pacte de famine*, en vertu duquel une association s'est formée pour acheter les blés quand ils sont à bas prix, pour les revendre quand les prix ont monté, produisant la cherté par l'accaparement. L'entreprise est officielle, le gouvernement la protége et la

soutient, les produits deviennent fabuleux, le roi Louis XV se félicite d'avoir si bien placé dix millions de sa cassette, la cour entière, à commencer par les ministres, suit l'exemple royal, et c'est ainsi que les vampires sucent la nation jusqu'au dernier sang !

VII

LE PAUPÉRISME

Les partisans du passé opposent à nos attaques un argument sans réplique : le paupérisme!

A toutes les détresses du bon vieux temps, ils répondent par ces mots : Le paupérisme n'existait pas!

Je ne connais guère ni de prétention plus absurde, ni d'assertion mieux démentie par les faits.

Lisez Moreau Christophe, lisez tous ceux qui

ont étudié, pièces en main, les longues annales du paupérisme; vous verrez que ce mal horrible — ne le confondons pas avec la pauvreté — n'a jamais sévi avec plus de violence que dans le bon vieux temps, n'a jamais été moindre que de nos jours.

Le paupérisme de l'antiquité dépasse l'imagination, des douleurs sans nom comme sans secours agonisaient dans les bas-fonds de ce monde-là.

Le paupérisme du moyen-âge, celui de l'ancien régime ont conservé des proportions lamentables.

Entre les famines et les pestes, entre les Jacqueries et les lugubres processions des flagellants, le monstre dépenaillé traîne ses haillons. Il se tapit aux cours des miracles, il s'étale au

coin des rues sous toutes les formes de la mendicité, il asservit des classes entières, et les plus nombreuses de la société d'alors. Qu'est-ce après tout, que le servage, sinon le paupérisme au dernier degré!

Le paupérisme régnait en Europe, on nous permettra de le croire, lorsque les populations décroissaient rapidement, lorsque le désert s'étendait partout.

Aujourd'hui, la vie moyenne s'est allongée; aujourd'hui, le désert s'est peuplé; ces deux faits ne semblent pas indiquer que le paupérisme se soit accru.

Les champions du bon vieux temps ne se tiennent pas pour battus.

Ce temps-là — disent-ils — ne connaissait pas

l'industrie, l'industrie est mère du paupérisme, par conséquent, nous avons reculé!

Vous le pensez? Alors, faites ceci. Proposez au plus misérable d'entre les ouvriers d'aujourd'hui, les conditions qui formaient la vie des ouvriers d'autrefois; vous verrez ce qu'il vous répondra.

Le dix-neuvième siècle, loin de rester en arrière du dixième, fournit, même aux plus dépourvus, un ensemble de jouissances et de facilités dont l'industrie est la source, précisément.

Que l'industrie ait ses indigences et ses inconvénients, nul ne le niera. Certains centres manufacturiers sont des foyers de pourriture et de mort; les populations s'y étiolent et s'y corrompent; la famille s'y déprave, tout s'y dissout.

Mais notre temps, à nous, ne prend pas son

parti de ces choses-là; notre siècle possède un trésor dont se passait le bon vieux temps : nous avons la conscience, les lumières, la discussion. Les infamies sont dénoncées, les attentats qu'abritaient le mystère, nous les tirons au jour, la souffrance d'autrui ne nous laisse plus dormir tranquilles; nous protestons, nous réclamons, nous obtenons, et tout annonce que, bientôt, les mesures protectrices dues en Angleterre à ce moderne élan d'amour trouveront leur application dans le monde entier. La loi proscrira les logements insalubres; la loi fixera, bornera les heures du travail; la loi protégera les femmes et les enfants.

Voyez au surplus certaines villes manufacturières, voyez certains établissements industriels, regardez ces maisonnettes et ces jardins dont

l'ouvrier, moyennant une location modique, devient en peu d'années possesseur; comptez les bibliothèques, comptez les associations coopératives, comptez les sociétés de secours mutuels! Aurez-vous le courage d'affirmer, encore, que le sort du travailleur ne s'est point amélioré!

L'industrie, ce fait moderne, qui nous appartient, que nous n'avons nulle envie de répudier, ne mérite pas le mal qu'on en dit. Si l'industrie enfante çà et là des misères, elle crée bien plus de prospérité. Vêtements, nourriture, habitations, éclairage, chauffage, déplacements, communications, elle perfectionne ou produit tout, et les pauvres comme les riches, les défenseurs du présent siècle comme les avocats du bon vieux temps, tous nous sommes ses obligés.

Nous lui devons plus encore; elle nous a donné

l'expansion, générale, prodigieuse, des lettres, des sciences et des arts.

Je vous entends! — L'artisan d'autrefois, qui faisait son œuvre seul, qui la faisait complète, y mettant son cœur, y gravant son individualité, dépassait de partout notre ouvrier que la spécialité condamne à reproduire sans cesse le même détail d'un ensemble qu'il ne verra peut-être jamais. L'artisan, c'était l'homme. Notre ouvrier, à nous, serviteur d'une machine, machinisé lui-même, n'est plus guère qu'un outil! — Vous croyez? Dans ce cas, faites une chose, prenez les classes ouvrières aux deux époques, prenez-les en bloc, avec leurs ignorances, avec leurs connaissances, avec ce qu'elles savent, avec ce qu'elles ne savaient pas, comparez, et contestez, si vous l'osez, le progrès accompli!

Un mot, au reste, dit tout. Essayez de supprimer l'industrie; ramenez, d'un coup de baguette, cet heureux temps où le paupérisme, prétendez-vous, n'existait pas! Entendez-vous, à votre tour, la clameur? Et parmi les voix, distinguez-vous la voix des plus pauvres, qui est la plus désespérée?

Voyons un peu notre monde comme vous l'avez fait : Mouvement, commerce, entreprises, découvertes, inventions, les chemins de fer et la vapeur, les télégraphes et l'électricité, le gaz et les forêts souterraines, l'abondance, le bon marché, les procédés aussi faciles que prompts, le bien-être sous toutes ses formes, les écoles, les livres, les cours populaires et familiers, l'air avec la lumière introduits aux plus sombres recoins, les fleurs prodiguées aux quartiers les

plus perdus, la musique et les orchestres épanchant à flots d'héroïques accents, tout a disparu. En revanche, la marée des siècles passés, houle fangeuse, monte et se gonfle roulant dans ses plis les insanies, les obscurités, les supplices, les pénuries, les exactions, les servitudes, le malheur sans limites et sans espoir! Devant le gouffre soudain rouvert du paupérisme, au milieu de nos pays mal cultivés, de nos cités mal bâties, de nos rues qui sont des cloaques, de nos carrefours qui sont des guet-apens, de nos routes impraticables, de nos logis sordides et nus, de notre société paralysée, oscillant comme autrefois de la famine à la guerre et de la pestilence à la révolte sur un fond toujours pareil d'incomparable douleur; refaites et récitez, si vous pouvez, vos idylles sur le bon vieux temps!

VIII

L'ÉGALITÉ

L'Égalité! Éclatante affirmation de la conscience humaine! vérité première que l'Évangile met au soleil, en lui donnant son vrai nom: fraternité !

Vous la chercheriez en vain d'un bout à l'autre du moyen âge. L'Égalité a disparu, comme l'Évangile a disparu.

En revanche, le servage est partout. Le servage ne diffère pas beaucoup de l'esclavage, car

bien des Chartes nous montrent les serfs donnés ou vendus indépendamment du sol.

Les droits de la famille existent à peine pour le serf. La fille du serf ne se marie qu'avec l'autorisation du maître; la veuve du serf peut être contrainte à prendre un nouvel époux; l'homme libre qui s'allie à une femme serve devient serf; nul serf ne peut, sans la permission du seigneur, nouer des liens conjugaux en dehors du domaine; or cette permission se paye toujours.

Par la suite des temps, le serf se transforme en vilain. Malgré cet affranchissement progressif que favorisent les rois et qui marque assez exactement la substitution de l'ancien régime au moyen âge, la condition du campagnard n'a guère changé.

Les droits seigneuriaux l'écrasent. Le vilain continue à former une classe à part, sans garanties, et sur laquelle on marche impunément. Les impôts de l'ancien régime, innombrables, pèsent tous sur le vilain. C'est la taille, c'est la corvée, c'est la gabelle. Le pauvre paye seul; la noblesse et le clergé sont exempts.

J'ai nommé le clergé. Les vilains, foulés et refoulés, sont tenus de lui donner la dîme. La dîme, cela veut dire l'abus. On dime les gerbes sur le champ, puis le grain dans les greniers, puis la farine au moulin, puis les pains au four!

Au-dessous du vilain, j'aperçois les classes maudites. Non-seulement les hérétiques dont je parlerai tout à l'heure, mais les Juifs, gibier du peuple, qui se passe de temps en temps, lui

courant sus, ses fantaisies de férocité, tandis que les seigneurs et les rois pressurent la race infortunée, lui arrachant son dernier sou avec sa dernière goutte de sueur.

En fait d'inégalité, trouvez mieux!

Un détail au reste, me dispensera d'insister.

En plein règne de Louis XIV, en plein XVIIe siècle, à ce point culminant de la civilisation française, quand le moyen âge est fini, quand la féodalité a disparu, quand l'unité royale triomphe partout, quand la machine administrative fonctionne à souhait, l'inégalité se montre encore si forte, que pour sauver ce qui reste de peuple et l'arracher au despotisme seigneurial, il faut un exploit judiciaire, tout à part et tout d'exception.

Fléchier nous a raconté les Grands Jours

d'Auvergne. On y voit jusqu'où le bon vieux temps, même en ses heures les plus bénignes et les plus disciplinées, poussait la violence impunie du fort sur le faible, du puissant sur le chétif.

Les Grands Jours firent beaucoup de bruit et peu de bien. Les petits coupables payèrent pour les gros. Puis chacun s'en fut; et le vilain ne s'en porta pas mieux.

Louis XIV pouvait bien autoriser une mesure extraordinaire pour mettre fin à des excès qui compromettaient la tranquillité de son gouvernement; mais éprouver la moindre sympathie pour les classes opprimées, mais sentir s'émouvoir en lui le moindre désir de réforme, ne lui demandez pas cela.

On sait la disgrâce du maréchal Vauban, cou-

pable d'avoir étudié les maux du peuple, et qui poussa l'audace jusqu'à formuler une proposition afin d'y remédier. Vauban, exilé de la cour, mourut dans l'abandon universel.

Bois-Guillebert, qui s'avisa d'avoir à son tour des préoccupations réformatrices, encourut le même déplaisir royal, et rencontra le même châtiment.

Vous aurez beau fouiller dans le grand siècle, je vous l'ai dit; à part quelques mots de la Bruyère, quelques plans utopiques de Fénelon, quelques pages de Saint-Simon où sa conscience parle en dépit du préjugé nobiliaire, vous ne trouverez pas une pensée d'égalité.

Ces beaux esprits demeurent absolument étrangers à toute idée équitable, à tout élan généreux. Ni Bossuet, ni Racine, ni La Roche-

foucault, ni Molière, — malgré la scène du pauvre — ni la Fontaine, ni madame de Sévigné qui s'égayait avec tant de grâce aux benoîtes pendaisons de Bretagne, pas un ne s'écarte des traditions du bon vieux temps.

On roue, on écartelle, on torture; les bûchers flambent à l'occasion, les cendres de la Voisin s'en vont au vent, les belles dames regardent cela; n'ayez pas peur, nul n'est assez niais pour s'en émouvoir.

IX

LA LIBERTÉ

Le bon vieux temps n'a pas plus le droit de prononcer le mot de liberté que celui d'égalité.

Au moyen âge, quelques libertés locales s'étaient produites et maintenues. Sous l'ancien régime, il n'y a plus rien. La monarchie administrative asservit tout. L'égalité de l'oppression, tel est le progrès.

Faites la revue des libertés! Je vous mets au défi d'en découvrir une.

Est-ce la liberté politique? Les États-généraux ont cessé de se rassembler. Est-ce la liberté de pensée, de discussion? La presse n'existe nulle part, les iniquités peuvent se donner carrière, pas un mot ne viendra les dénoncer. Est-ce la liberté personnelle? Les lettres de cachet ont répondu.

Quant à la liberté religieuse, la plus précieuse de toutes, leur base et leur garantie à toutes, je vais vous dire ce que le bon vieux temps en avait fait.

La définition la plus exacte du moyen âge, c'est celle-ci: une société clergé. Le clergé, voilà le grand dominateur.

Si les papes se posent alors en chefs suprêmes de l'Europe, s'ils ôtent les couronnes, s'ils les remettent sur le front des souverains, si des

Empereurs leur tiennent l'étrier, s'ils délient les peuples du serment d'obéissance, s'ils donnent les états du roi d'Angleterre au roi de France, s'ils font en mot, partout acte de pouvoir absolu ; l'action du clergé, moins éclatante mais universelle, a une bien autre importance et pèse d'un bien autre poids. Où que vous alliez, dans le dernier des villages, dans la moindre des familles, dans la plus écartée des bicoques, vous trouvez un maître : le Directeur.

Les prétentions pontificales ont été renversées, les querelles de la tiare et du sceptre se sont terminées en faveur de celui-ci ; toutefois une autorité demeure : celle du prêtre, celle du religieux ; elle a duré jusqu'au bout. Toujours, au-dessus de la conscience individuelle, il y a eu quelqu'un pour la conduire et pour l'empêcher de s'égarer.

Ceci est le pire des despotismes. Il s'en prend à l'âme ; il interdit à l'homme de gouverner sa pensée et sa vie ; il s'interpose entre le cœur et Dieu.

Derrière la domination cléricale, se montre l'intolérance dans ce qu'elle a de plus violent, de plus persévérant, et, disons-le, de plus convaincu.

Oui, le bon vieux temps a été persécuteur avec conviction ; il a été consciencieusement atroce ; ne commettons pas l'injustice de nous représenter comme des monstres tous ceux qui ont alors tortionné les hérétiques, brûlé les Bibles et les liseurs de Bible, exterminé les populations. Ils croyaient servir Dieu ; ils accomplissaient un devoir. C'est jusque-là qu'était descendue la chrétienté, c'est jusque-là qu'elle avait

oublié l'Évangile, c'est jusque-là que, devenant païenne, elle avait méconnu les droits restitués par Jésus-Christ. Excusons les hommes, condamnons le temps; l'innocence relative de ceux-ci fait le procès de celui-là.

Si le moyen âge remporte la palme des cruautés, s'il est barbare en plein; si ses bûchers, si son inquisition, si ses tortures défient la férocité des siècles précédents : l'ancien régime s'est piqué d'honneur et l'a suivi de près. Au fait, il est son héritier. La persécution de François Ier, celle de Louis XIV dépassent, en abominations raffinées, tout ce qu'on peut imaginer; mais ne l'oublions pas, le prince qui a ordonné les massacres de Mérindol, le roi qui a lâché les dragonnades sur ses sujets n'ont fait l'un et l'autre, au bout du compte, qu'appliquer les

principes admis par tous les souverains du bon vieux temps, sans exception.

Hélas ! les réformés du bon vieux temps n'ont pas toujours professé des doctrines meilleures. L'intolérance protestante peut bien n'être alors qu'un pâle reflet de l'intolérance catholique, le scandale produit par le bûcher de Servet peut bien prouver que la Réformation s'était pour jamais séparée des procédés romains ; nous n'en avons pas moins notre confession à faire et nos fautes à déplorer.

Le moyen âge ne persécutait pas seulement ; il convertissait. Il a eu, je suis heureux de le dire, quelques missionnaires dévoués et courageux. Mais il a vite répudié leur méthode ; il a pris la sienne, bien autrement expéditive, qui

ne s'exerçait ni par la parole, ni par la persuasion.

Jugez-en vous-mêmes.

Tantôt ce sont des peuples vaincus qui subissent le baptême en vertu de la loi du plus fort : Charlemagne évangélise ainsi les Saxons ; les chevaliers porte-glaive évangélisent ainsi les Prussiens.

Tantôt la conversion s'opère en vertu d'un traité : les princes négocient, et les peuples changent de foi. Tantôt un mariage détermine la croyance des nations : qu'un roi païen épouse une chrétienne, qu'il se déclare chrétien, son peuple tout entier le devient avec lui. Ce n'est pas plus difficile que cela. Hier on adorait les idoles, on adore aujourd'hui Jésus-Christ ; et voilà le triomphe du principe païen !

X

LA RELIGION

Tout nous ramène à la question fondamentale : à la religion.

Qu'était la religion du bon vieux temps ?

Le bon vieux temps nous montre au début ses missionnaires irlandais. Leur vaillant apostolat, souvent couronné par le martyre, excite notre respect.

Le bon vieux temps nous montre François d'Assise, qui, malgré les égarements vrais ou

simulés de son esprit, attire notre sympathie par la naïveté de sa foi, touche notre cœur par son amour pour Jésus.

Le bon vieux temps nous montre Gerson ; bien d'autres croyants dont les erreurs ne sauraient faire oublier ni le renoncement, ni la consécration au Seigneur.

Mais ces exceptions signalées, ce que le bon vieux temps étale à nos yeux, c'est un ensemble désolant.

L'Évangile a sombré ; la bonne nouvelle s'est évanouie ; le salut par les procédés a remplacé le salut par la foi ; la direction a tué la vie. Sur le monde social opprimé, ignorant, soigneusement privé de tout contact avec la Parole de Dieu, pèse une lourde, une immense hiérarchie, qui mêle partout le temporel au spirituel, qui

gouverne, qui persécute, qui écrase, qui tient l'humanité sous l'éteignoir, qui ne lui permet pas un mouvement.

Les moines pullulent. On a inventé une sainteté particulière : celle de la mendicité, celle des haillons. Il y a des saints qui ne se lavent point ; ce sont les plus rapprochés de la perfection.

Et ces mendiants, et ces guenilleux, bientôt posséderont le monde. Leurs domaines vont s'accroissant : ils s'étendent, s'allongent et s'élargissent jusqu'à renfermer le pays entier! Les dominicains, les franciscains, ces humbles et ces pauvres, forment un des plus redoutables pouvoirs du temps!

Qu'un vague et général sentiment de foi, qu'une certaine préoccupation de l'avenir éter-

nel aient plané sur le moyen âge ; qu'il y ait eu quelques enthousiasmes religieux, plus souvent encore un frisson de peur qui faisait chercher dans les macérations un apaisement au courroux divin ; je le reconnais.

Seulement, disons-le, sans parler des erreurs qui altéraient ces convictions mal éclairées, nuageuses, pleines d'angoisse et de trouble, on rencontre parfois, en dehors du christianisme, une même pensée universelle de la divinité. Le brahmanisme, le Bouddisme ont détaché l'âme de la terre, lui ont inspiré cette aspiration indéfinie aux choses d'en haut. L'islamisme se soutient à l'heure qu'il est, par une foi collective dont le caractère universel enfante d'universelles pratiques et ne laisse aucune place au doute individuel.

Quelle que soit donc la valeur du fait religieux dont s'honore le moyen âge, remettons-le à son niveau.

L'Évangile ne nous convie pas aux convictions impersonnelles et universelles; il nous appelle à la foi de l'individu, à la conversion du cœur.

Or le moyen âge catholique ne nous présente aucune trace, ni de foi librement choisie, ni de nouvelle naissance au prix du combat.

Je me trompe! Il y a un côté lumineux : celui de la Réforme.

Rien n'égale ce magnifique mouvement.

C'est une ardeur de conviction, c'est un amour de la vérité, c'est une fraîcheur de séve, c'est une énergie, c'est une ampleur, c'est un élan que nous ne possédons plus aujourd'hui.

Telle heure de la vie de Luther nous transporte aux plus radieux sommets de l'histoire : vaillance, poésie, l'homme soulevé par les ailes de la foi, le cœur héroïque et plein de tendresses, l'âme immense avec les candeurs de l'enfant ; Luther est tout cela.

Nos puritains, nos huguenots, plus austères, inébranlables, très-dignes et très-sérieux, obéissants devant l'Évangile, fiers devant la mort, semblent taillés dans le granit. Presque tous sont martyrs. Et quelle éloquence dans leur parole, alors que, retirés sanglants de l'estrapade ou du chevalet, on les interroge sur leur foi ! Quelle grandeur d'attitude, lorsque bâillonnés, mais l'âme indépendante et le regard plus haut qu'ici-bas, ils marchent au bûcher !

C'est que la grâce est retrouvée, c'est que la

Parole de Dieu a repris son rang, c'est que les despotismes se sont écroulés, c'est que l'homme a rencontré Jésus, c'est que Rome et la Renaissance, c'est que la superstition, c'est que le scepticisme viennent de reculer devant la vérité: c'est que les sources de la vie se sont remises à jaillir.

Il y a des ombres au tableau. Les réformateurs ont failli. Luther autorise la bigamie du Landgrave, Luther refuse à Zwingle le nom de frère ; Mélanchthon est bien près de transiger ; Cranmer, ployé sous la rude main d'Henry VIII, allie la politique à la religion ; Calvin met la force au service de l'Évangile ; Knox insulte grossièrement la reine d'Écosse. Le beau moment, hélas ! n'a duré qu'un moment ! Sauf les persécutés et les vaincus, gardés par leurs défaites

mêmes contre leurs défaillances, tout fléchit. Les Églises triomphantes se constituent en Églises d'État; bientôt elles persécuteront à leur tour. Un nouveau formalisme naîtra, les pratiques reparaîtront, la mondanité prendra sa revanche, on verra les jets printaniers se flétrir, et Luther quitter la vie, fatigué du combat, triste et découragé.

Puis vient le dix-septième siècle avec sa stérile orthodoxie. On se dispute pour des mots, la foi se fige dans les formulaires, plus que jamais le pouvoir civil décrète les conversions. La Suisse a son *Consensus ;* le Synode de Dordrecht, replongé dans la scolastique, rédige des articles dont l'étroitesse et la dureté nous font frémir.

Quant au dix-huitième siècle, qui clôt le bon

vieux temps; sceptique et railleur, c'est la mort partout.

Chez les protestants, troupeaux, clergés, tout dort, et l'on a pu dire des sermons de cette époque, qu'ils renfermaient autant d'Évangile que les œuvres de Cicéron. Mais, sans parler de la réaction produite en Allemagne, laissez faire les grands réveils d'Angleterre et d'Amérique! L'Évangile rayonnera, les cœurs épris de vérité recommenceront de battre. Voici la foi, voici les œuvres! La Bible, par une sorte de résurrection, est traduite dans toutes les langues, depuis les plus classiques et les plus nobles, jusqu'aux plus sauvages idiomes des insulaires les plus perdus au bout des mers. Les missionnaires qui vont partout, savent partout mourir: sur les côtes empestées d'Afrique, sous le cou-

teau des cannibales polynésiens. Les pauvres sont secourus, les malades sont soignés, les orphelins recueillis; on se penche sur les vicieux, on leur montre Jésus et la bonne vie; on s'indigne des injustices, Wilberforce met l'esclavage à bas; c'est un embrasement de charité, parce que c'est un embrasement de foi; et les flammes, grâce à Dieu, n'en sont pas éteintes, et nous nous y réchauffons toujours !

Le catholicisme, au dix-huitième siècle, ici jésuite, là gallican, un instant relevé par les jansénistes, retombé plus bas après la ruine de Port-Royal, ne conservait guère que le culte officiel. Son clergé, le plus souvent sceptique, était corrompu : on avait les abbés de ruelle, les abbés de cour; Dubois recevait le chapeau de cardinal. Si quelqu'un pratiquait encore, nul ne

croyait plus. Mais, quelque profondes que soient les déchéances religieuses, il y a dans le christianisme un tel pouvoir de résurrection, qu'à l'heure donnée, à l'heure du péril, toujours il retrouve des disciples et toujours il refait des martyrs. Les échafauds de quatre-vingt-treize le firent bien voir.

Nos protestants n'avaient pas beaucoup de zèle quand Louis XIV, révoquant l'édit de Nantes, les mit hors la loi. A peine les grands périls eurent-ils éclaté, les grands dévouements se montrèrent. L'histoire du Refuge, cette longue immolation de nos galériens, de nos prisonnières et de nos exilés, restera comme un impérissable monument d'héroïsme chrétien. La foi des protestants était déchue, et les protestants sacrifièrent tout à leur foi.

Le même spectacle se produit dans le catholicisme, en face de la Terreur. Abbés, prêtres, plus ou moins croyants, plus ou moins frivoles, on jette tout en prison. Et ceux qu'on tire de là pour le couperet de la guillotine, pour le couteau des égorgeurs, sont presque tous, grâce à Dieu, des hommes qui prient, des hommes qui espèrent, des hommes qui aiment mieux mourir que de renier leur conviction.

XI

LA FAMILLE

Je ne regrette pas plus la famille du bon vieux temps que sa religion.

Qui donc voudrait retourner à ces rapports officiels et gourmés des parents et des enfants, des frères et des sœurs!

Les mots : Madame, Monsieur, généralement employés alors, disent tout sur la froideur des relations.

Nous avons versé de l'autre côté; nous ris-

quons de tomber dans la camaraderie; nous pratiquons une sorte de tutoyement moral; le respect s'est effacé; mais quelque chose de plus important, la tendresse, est venu. Que le devoir s'y joigne et le respect renaîtra. Il reparaîtra nouveau, il renaîtra meilleur. Au lieu d'une forme, nous aurons le fait sérieux et vrai.

C'est égal! Les regrets du bon vieux temps, qui nulle part, peut-être, ne se montrent plus superficiels et plus faux qu'ici, répètent leur exclamation favorite: on avait l'autorité!

Oui, on l'avait. Mais ce qu'on n'avait pas, c'est le cœur.

Voyez ces enfants! une fois par jour, en habit de cérémonie, le bon vieux temps les admet à saluer monsieur leur père, à saluer madame leur mère, à leur baiser la main. La révérence

terminée, et c'est vite fait, les garçons s'en retournent avec l'abbé, les filles avec la gouvernante. Ni le père ni la mère ne s'inquiètent plus d'eux. Eux, c'est à peine s'ils savent qu'ils ont un père, qu'ils ont une mère!

Le moment venu d'achever une éducation si bien commencée, l'autorité, la fameuse autorité se montre dans tout son éclat. C'est un despotisme absolu, ni plus ni moins. Le fils aîné prendra la robe ou l'épée; non point à son gré, mais selon que le père a résolu. Le fils cadet entrera dans les ordres; il aura la vocation, le père l'entend ainsi. Quant aux filles, elles vont au couvent, avec la vocation. S'il en est qu'on marie, elles recevront des mains du père l'époux qui lui convient. Laid, vieux, répugnant, corrompu, peu importe, le père a choisi. Après!

lisez les histoires, lisez les mémoires du bon vieux temps, ils vous diront ce qui arrive après.

De nos jours les princesses seules, et encore, subissent la dure loi d'un arbitraire qui les marie sans consulter leur cœur. Les familles qui ne sont pas royales ont cessé d'être tyranniques : quatre-vingt-neuf leur a conquis ce beau droit.

Mais nos mariages d'argent — dit-on — mais nos mariages de vanité, ne sont peut-être pas meilleurs que ceux du bon vieux temps !

Peut-être. Toutefois si notre époque, trop souvent entraînée, penche vers le mal, elle possède la liberté du bien. Le fait a sa valeur.

Un mot encore.

Voulez-vous saisir au vif l'éducation du beau monde, telle que nos aïeux la donnaient à leurs enfants? lisez les lettres de lord Cliesterfield. Demandez-vous ce que devient la famille, ce sanctuaire des affections honnêtes, ce foyer de pureté, de poésie et d'idéal, quand un pareil programme est écrit de la main d'un père, quand il est placé sous les yeux d'un fils, quand le père recommande à son enfant la poursuite des plus tristes succès, quand il lui enseigne je ne sais quel art de plaire et de corrompre afin de mieux parvenir, quand il lui présente — appelons la chose par son nom — le manuel du parfait débauché!

Notre siècle a de fort mauvaises éducations. Sans chercher longtemps peut-être, on trouverait aujourd'hui des pères qui ne placent pas,

je le crains, leurs visées beaucoup plus haut que ne faisait lord Chesterfield. Ces pères-là poussent leurs fils vers les carrières brillantes, vers les fortunes rapides, vers la vie facile, vers les mauvais plaisirs : non par système, non de parti pris, mais par mollesse, par manque de principes, pour faire comme tout le monde, parce qu'ils ne se préoccupent ni de l'âme, ni du devoir, ni de l'avenir, parce qu'ils n'aspirent à rien de grand ou d'élevé. Ces pères-là, très-coupables et très-condamnables, ne formuleront pas, soyez-en certains, les règles infâmes universellement admirées du siècle passé. S'ils l'osaient, un cri de réprobation les contraindrait à rougir.

Notre temps doit se réformer, l'orgueil lui siérait mal. Il a toutefois cet avantage, im-

mense, sur le bon vieux temps, que ses vices, grâce à Dieu, ne lui semblent pas être des vertus.

XII

LA MORALITÉ

Quant à la moralité du bon vieux temps, sa réputation est faite. Les écrits du moyen âge portent le cachet de la dépravation. Licencieux pour leur propre compte, ils ont la sincérité naïve des siècles ignorants, grossiers et corrompus. Pas un traité, pas une légende qui ne peigne en traits sanglants le débordement des moines et des clercs. L'histoire a conservé la mémoire des turpitudes qui trop souvent macu-

lèrent le siège pontifical. Lorsqu'un concile se réunissait quelque part, il laissait après lui, chacun s'en souvient, des souillures effroyables que les années parvenaient malaisément à effacer.

Avec un clergé pareil, directeur suprême des consciences et des vies, on n'a pas à demander ce qu'étaient devenues les mœurs.

L'ancien régime ne valait pas mieux. Regardez les familles régnantes, elles vous le diront. Tandis qu'aujourd'hui, la plupart d'entre elles présentent la réunion de ces vertus qu'on appelle bourgeoises et qui sont les bonnes, les races qui occupaient alors le trône en étaient arrivées à une dégradation telle, que l'institution — c'est le mot — des maîtresses du roi, avait fini par se faire généralement accepter.

Louis XIV, avec cette superbe qu'il porte en toutes choses, prépare et assure l'avenir de ses enfants doublement adultérins. Cela n'altère en aucune façon ni la gloire du grand règne, ni la majesté du grand roi.

Sous le régent, ce fut une orgie; sous Louis XV, ce fut un cloaque. Et toujours, notez ce point-là, l'opinion publique qui admet tout, ne blâme rien.

Nous nous plaignons fréquemment, non sans cause, de l'état actuel des consciences. Quand la conscience est malade, impossible que la société se porte bien. Mais je proteste, pour l'honneur de notre temps, contre toute assimilation avec les siècles écoulés.

Autrefois, les violations impunies, le dédain

applaudi de la plus élémentaire moralité, empoisonnaient bien autrement les consciences que ne le font aujourd'hui nos péchés, qui du moins portent leur signalement.

Le spectacle des débauches royales épanouies au grand jour, imitées par les courtisans, scrupuleusement reproduites en Allemagne et à Londres, exagérées par les Czarines à Saint-Pétersbourg, généralement acceptées comme un fait acquis et naturel : voilà qui faussait la conscience jusqu'en ses dernières profondeurs.

L'hypocrisie des philosophes dont le scepticisme s'étalait dans les salons, dont les genoux fléchissaient à l'église, de ces hommes qui pratiquaient un culte auquel ils ne croyaient plus — Voltaire se vantait d'avoir fait ses Pâques, les incrédules beaux esprits se mariaient selon

le rite catholique, ayant en poche, comme il fallait, leur billet de confession — ces mensonges et ces lâchetés, qui n'étonnaient personne, blessaient la conscience et finissaient par la tuer. La notion de vérité, celle du devoir s'obscurcissaient rapidement.

Ces enseignements-là, pervers et corrupteurs, l'histoire du temps jadis les fournit en abondance. L'histoire nous montre François Iᵉʳ, le roi chevalier, qui prête à Madrid un serment solennel, après avoir pris la veille, par-devant témoins, l'engagement non moins solennel de violer sa parole d'homme d'honneur.

L'histoire nous montre Charles-Quint, l'adversaire de François Iᵉʳ, qui traite sa mère, Jeanne la folle — disons mieux, Jeanne la protestante — avec une dureté douceâtre, avec une violence

masquée de respect, avec une cruauté polie, avec une ténacité d'injustice emmiellée qui feraient aujourd'hui condamner aux galères tout fils assez dépravé pour accomplir de pareils attentats.

L'histoire nous montre Philippe II, le digne fils de Charles-Quint, qui reprend auprès de don Carlos, livré sans défense à son pouvoir, ce rôle d'un Tartuffe, doublé d'un assassin.

L'histoire nous montre, au XVIe siècle, le meurtre froidement, pieusement, *consciencieusement* organisé des souverains qui se gênent ou qui se déplaisent entr'eux. Ainsi le roi d'Espagne fait arquebuser le prince d'Orange ; ainsi le pape s'unit à Philippe II pour essayer à plusieurs reprises d'en finir avec Élizabeth.

L'histoire nous montre l'altération des mon-

naies, un vol pur et simple, habituellement pratiqué par le pouvoir royal.

L'histoire nous montre la banqueroute, autre vol, qui de temps en temps vient au secours des embarras financiers. Tantôt l'on diminue les créances, tantôt l'on suspend ou l'on supprime le payement des intérêts :

.... Plus pâle qu'un rentier,
A l'aspect d'un arrêt qui supprime un quartier!

Mais si le rentier pâlit, le gros public hausse à peine les épaules; crimes, peccadilles, tout le laisse indifférent.

Le sens moral a fait plus que fléchir, il a disparu.

XIII

RÉSUMÉ

Tel est le bon vieux temps.

Je l'ai représenté d'une manière que je crois exacte et que je sais impartiale.

Il eût été puéril, injuste par-dessus le marché, de refuser tout éloge à cet âge-là. Je lui reconnais des vertus. Je reconnais même que quelques-unes de ces vertus nous sont étrangères et que nous ne saurions y aspirer. Chaque temps a les siennes au surplus, aucun n'en est entiè-

rement déshérité. Et cela n'empêche pas qu'il n'y ait des siècles funestes, et qu'il n'y ait des siècles meilleurs.

Pris dans son ensemble, malgré quelques nobles exceptions, en dépit de ses vertus, le bon vieux temps m'inspire une répulsion profonde.

Quand on cherche ce qu'il a fait de la justice, de la paix, de la liberté, de la vérité, des convictions, de la famille, des mœurs; quand on suit tout au travers de longs siècles — bien longs et bien lugubres — ce despotisme implacable qui des mains des prêtres passe aux mains de l'État, qui toujours est la tyrannie, qui opprime toujours le faible, qui toujours écrase l'indépendance, qui aboutit toujours à l'esclavage des âmes, à l'ignorance des masses, à l'indicible misère des populations; alors le

cœur se révolte, et l'on se détourne d'un temps qui a possédé le christianisme et qui n'en a tiré que cela.

Le christianisme! Ah! certes, on reconnaît sa présence à plus d'un signe glorieux. De touchantes piétés se sont épanouies au moyen âge; la Réforme, cette résurrection admirable, a fait plus tard refleurir la chrétienté; nos martyrs, nos puritains, nos huguenots, nous ont montré comme il faut croire et comme il faut obéir; le Refuge, la tour de Constance chez les protestants, Port-Royal chez les catholiques ont témoigné de l'héroïsme et de la vitalité de la foi. Mais ceux-là sont les foulés, ce sont les méprisés; le bon vieux temps n'en a pas voulu, il les a honnis, il les a détestés, il les a tués pour autant qu'il a pu; ce sont les hommes de l'avenir: ce sont

les hommes qui détruiront le bon vieux temps!

Vous parlez du moyen âge, vous parlez du beau temps jadis! Voyons quel spectacle il présente à nos yeux :

Une Société cléricale.

Un clergé gouverné par un chef suprême, le pape, disposant à son gré des consciences et souvent des royautés.

Des moines couvrant l'Europe entière et la possédant ou peu s'en faut.

Des clercs et des religieux aussi décriés que corrompus.

Des ordres mendiants, les franciscains et les dominicains, affectant l'humilité suprême tout en se disputant le gouvernement du monde; affichant l'indigence absolue et se partageant

la presque totalité des biens territoriaux, sans compter les trésors.

L'unité catholique maintenue par des procédés féroces.

Des superstitions accompagnant partout des incrédulités.

La religion, tantôt réduite au plus machinal formalisme, tantôt descendue à l'état d'une bouffonnerie dont on se rit, même chez les papes et chez les cardinaux,

La servitude et l'arbitraire partout.

La direction: pas une âme libre.

L'inquisition: pas une conviction libre.

Les droits seigneuriaux: pas un homme libre.

La Bible, ou brûlée ou supprimée.

L'ignorance absolue.

La misère inouïe.

Les souffrances inexprimables.

La vie humaine décroissant avec rapidité.

Les populations s'effaçant du sol.

Les guerres, les destructions et les pestes à l'état permanent.

Telle sort l'Europe des mains d'un clergé qui l'a, pendant cinq ou six siècles, despotiquement gouvernée, soumise à sa discipline, tenue à l'école de ses enseignements uniques et souverains[1] !

1. La France respira deux fois : l'une sous Charles VII, l'autre sous Louis XII. Mais ce fut court.

Les États généraux de 1439 séparent les deux parties du règne de Charles VII : celle que souillèrent les excès des Écorcheurs, celle que marqua le rétablissement de l'ordre, ramené par Jacques Cœur.

Il faut voir, pour se faire une idée des douleurs de l'époque, l'énumération des atrocités commises par les anciens soldats et par les ligueurs leurs chefs, telle qu'elle est présentée aux États généraux.

Ces Etats ont fondé la monarchie absolue en même temps

Vous dirai-je mon impression?

Après avoir soigneusement étudié l'image d'*autrefois*, quelle que puisse être l'image

qu'ils ont porté le coup mortel à la féodalité et à son despotisme effréné. En rendant la taille annuelle et en versant cet impôt non voté dans le trésor royal, les États rendaient leur propre convocation inutile. L'impôt perçu de la sorte amena la création des armées permanentes. Ainsi parurent simultanément ces divers agents de la monarchie absolue : l'impôt, l'armée, la centralisation administrative, l'abaissement des seigneurs.

Le soulagement fut immense. On échappait au désordre et à la féodalité; c'était assez, on ne regardait pas plus loin.

Louis XII effectua des réformes plus significatives et plus désintéressées.

Épargnes dont les courtisans se moquaient, répression des abus et des déprédations militaires dont les hommes de guerre se plaignaient, la justice impartiale et gratuite, les impôts diminués, voilà ce qui valut à Louis XII le titre de Père du peuple.

Le peuple se sentait aimé et protégé, pour la première fois.

François Ier se chargea de le désabuser.

d'*aujourd'hui* — et nous allons l'examiner — je suis bien décidé, pour mon compte, à ne pas accorder au bon vieux temps l'ombre même d'un regret.

Le temps qui lui succède pourra mal tourner. L'avenir en décidera. N'importe! le bon vieux temps, lui, est mauvais; le fait est acquis, on n'en saurait revenir, la cause est instruite, le procès est jugé.

Je voudrais — le souhait est méchant — condamner les gens qui versent des larmes sur le beau temps jadis, à respirer, ne fût-ce qu'une heure, dans l'atmosphère du meilleur de ses jours!

Lequel prendraient-ils?

Celui qui brûlait l'Évangile? celui qui courait sus aux vrais chrétiens? celui qui amassait les

obscurités sur l'Europe empestée? celui qui soumettait les âmes à la direction des clercs? celui qui livrait les serfs à la tyrannie des seigneurs? celui qui malmenait les vilains? celui qui guerroyait et qui massacrait partout? celui qui altérait les monnaies et qui suçait le peuple jusqu'à la moelle des os? celui qui étouffait toute manifestation de la pensée? celui qui lançait les lettres de cachet? celui qui tenaillait et qui rouait?

Quant à moi, mon choix est fait.

Je me suis parfois demandé dans quel temps j'aurais voulu vivre; et toujours, après un long pèlerinage de siècle en siècle, j'en suis revenu au XIXe, au nôtre, au mien!

DEUXIÈME PARTIE

AUJOURD'HUI

I

UNE ÉPOQUE DE TRANSITION

Le sujet que j'aborde peut se traiter de deux façons; l'une et l'autre se sont présentées à mon esprit. Il faut, ou nous perdre dans les détails en essayant de reproduire sous tous ses aspects l'image encore indécise du XIXe siècle, ou choisir un point culminant, principal, un de ces pitons qui dominent le chaos de l'histoire, nous y placer, et mettre en lumière les caractères essentiels de l'époque où nous vivons.

C'est à ce dernier parti que je me suis arrêté.

Je l'ai fait sans hésitation : voici pourquoi. Notre époque est une époque de transition, une époque en formation, et pour ainsi dire en projet. Un prophète seul — je ne me donne pas pour tel — pourrait nous révéler ses destinées. Esclave ou libre, mauvais ou bon, impie ou chrétien, quel sera notre temps? Dieu le sait.

Mais Dieu ne nous appelle pas au fatalisme. Dieu a mis en nous une intelligence pour examiner, une conscience pour choisir. L'avenir sera donc, à le bien prendre, ce que notre conscience voudra qu'il soit.

Dans ce labyrinthe, nous avons besoin d'un fil conducteur.

Quel événement est intervenu, vers la fin du siècle dernier?

Qu'est-ce qui a mis fin au bon vieux temps?

D'où est sorti cet affranchissement individuel, qui forme notre espérance, et qui brille à nos yeux comme l'étoile du matin?

Quel principe, en un mot, préside à la métamorphose dont nous saisissons les premiers tressaillements?

La question d'origine est ici la question capitale. Chacun l'a senti, le tronc d'où jaillit le premier progrès fournira les progrès subséquents, car il les contient tous.

Et s'il se trouvait en outre que deux idées au lieu d'une, agissant sur notre siècle à ses débuts, l'eussent doué toutes deux, pareilles à ces fées, l'une bienfaisante, l'autre méchante, qui se penchaient sur le berceau des princesses d'autrefois, notre étude prendrait plus d'intérêt encore, car elle nous montrerait notre devoir.

Elle nous le montrera. Il ne s'agit pas d'un examen curieux ; il s'agit de reconnaître le principe ami : celui qui renferme les plus magnifiques promesses ; il s'agit de reconnaître le principe ennemi : celui qui nous menace des plus formidables maux ; après, il s'agit de nous décider.

L'heure présente est une heure décisive ; elle couve l'avenir ; or cet avenir nous appartient, je le répète ; nos énergies peuvent le faire splendide, nos lâchetés peuvent l'abandonner à ses hasards ; en aucun cas les perspectives du temps présent ne nous permettent ni de jeter derrière nous des regards attristés, ni d'accorder au bon vieux temps un soupir de regret.

Autrefois et aujourd'hui, sont séparés par un abîme. Ce qui les distingue ne saurait s'ap-

peler différence ; cela se nomme opposition. De l'une à l'autre époque le passage est interrompu. Il n'y a point de pont. Nos libertés actuelles, l'indépendance de l'individu — émancipation radicale —ont coupé net le fil de l'histoire. Un autre esprit, antagoniste déclaré de la tradition latine, a fait invasion. Cet esprit nous défend d'accroître ou de perfectionner l'unité latine, il nous ordonne de la diminuer.

Mais ce revirement soudain, auquel nous devons un si brusque changement de front, encore un coup d'où vient-il?

La Révolution française ne saurait tout expliquer. Avant cette Révolution, sur un autre terrain, une autre transformation s'était accomplie. Le réveil religieux qui commence avec Edwards

en Amérique pour continuer au moyen de Whitefield et de Wesley en Angleterre, avait profondément remué les deux pays destinés à réaliser la liberté par l'Évangile. Fait remarquable et trop peu remarqué : à dater de Jésus-Christ, les grandes époques historiques, toutes, sans exception, débutent et se ferment par un mouvement de la foi.

L'avénement de l'Évangile ouvre le monde moderne, il clôt l'antiquité.

La Réforme ouvre l'ancien régime, elle clôt le moyen âge.

Le Réveil ouvre les temps actuels; il clôt le régime ancien : avant lui, c'est autrefois ; après lui, c'est aujourd'hui.

La date du temps actuel peut s'indiquer diversement.

Sa date politique, c'est 89 ; sa date philosophique, c'est le XVIIIe siècle ; sa date religieuse, c'est le Réveil. Au fait, notre temps n'a pas d'autre ère. Ne cherchez pas ailleurs que dans les profondeurs de l'âme humaine, ces ferments divins qui régénèrent l'humanité.

Quelques esprits — Tocqueville appartient à ceux-là — prétendent que la transformation se serait fort bien opérée toute seule ; qu'on pouvait passer de l'ancien régime au régime actuel sans l'intervention d'un principe moteur.

Je demande en vain à l'histoire quelqu'un de ces changements opérés tout seuls. Elle me montre l'Islamisme, qui cherche à se transformer et qui n'y parvient pas ; elle me montre l'Angleterre, qui n'a passé du pouvoir absolu

des Tudor aux libertés constitutionnelles, que par le fait de l'Évangile retrouvé, menant après lui la révolution de seize cent quatre-vingt-huit !

Qu'on fût parvenu chez nous à progresser dans le sens du génie latin, qu'on eût partout égalisé, partout nivelé, la chose est possible ; mais remonter les courants, mais aller contre le génie latin, mais saisir les libertés de l'individu, j'en défie, à moins de recourir au pouvoir créateur d'un agent nouveau. L'ancien régime avait certes commencé l'œuvre de nivellement, notre Révolution ne pouvait réussir dans les faits qu'à la condition d'être, en partie, accomplie dans les idées. Le code civil se formait, on aurait tôt ou tard obtenu l'égalité devant la loi, l'égalité devant l'impôt ; l'administration se serait faite ; quant au

côté libéral, individualiste, important du monde moderne, l'ancien régime ne l'aurait pas admis, et la Révolution, qui n'en voulait pas non plus, l'a seule rendu possible.

Lorsqu'on voit quelles résistances se sont manifestées après 1789, on ne peut rêver des changements fondamentaux opérés de bonne grâce. Si vous en doutez, songez à ces trois mots!

L'aristocratie! — Il était facile de brûler, dans une heure d'enthousiasme, tous les titres féodaux; il était plus malaisé de réorganiser de fond en comble une société partout imprégnée d'inégalité.

La monarchie! — Un roi pouvait faire des concessions, mais la royauté ne pouvait descendre au rôle de pouvoir consenti, de royauté consti-

tutionnelle, avec des chambres gouvernant le pays. .

L'Église ! — On aurait eu le Gallicanisme, c'est-à-dire la religion soumise à l'administration, la religion officielle avec un clergé fonctionnaire, l'État prenant sa revanche et faisant de la théocratie à rebours, l'État décidant quels dogmes il repousse du territoire et quels dogmes il admet.

Trouvez-vous cela beau? Faut-il s'extasier lorsque le Parlement fait donner la communion de force, entre quatre fusiliers?

Ajoutons que les *libertés gallicanes* — c'est ainsi qu'on nomme le système — se sont montrées persécutrices tout autant que le despotisme ultramontain. Les quatre propositions de Bossuet, la Révocation de l'édit de Nantes ap-

partiennent à la même époque et au même esprit.

Transformer la Révolution, cela se pouvait ; l'éviter, non.

Les infamies de l'ancien régime ne devaient pas échapper, ce semble, à un châtiment providentiel. Même en laissant à part l'intervention directe de Dieu, le conflit était inévitable. Condamnons les crimes qui ont souillé notre Révolution ; bénissons-en l'effort gigantesque, généreux et puissant !

Sans un de ces ébranlements qui jettent par terre les vieux remparts, la France, murée, verrouillée à triple cadenas, n'aurait laissé pénétrer chez elle que les idées conformes à son génie latin. Les portes se seraient entrebâillées, tout au plus ; les employés de l'octroi auraient

examiné les denrées, on aurait maintenu les prohibitions, le vrai libéralisme serait resté dehors.

II

LE POINT CENTRAL

Il y a un point central, un point décisif. Le bon vieux temps et le temps actuel partent de là pour se séparer à jamais.

Le passé tout entier appartient à un principe : la confusion du temporel et du spirituel.

Le présent tout entier appartient — s'il demeure conséquent — au principe opposé : la distinction du temporel et du spirituel.

Cette distinction commence par la liberté re-

ligieuse ; elle continue par l'incompétence religieuse de l'État qu'accompagne son corollaire, l'incompétence politique des Églises de Jésus-Christ.

Ce progrès est si fécond, que sans cesse il enfante de nouveaux progrès.

Après l'État incompétent, vient l'État diminué, c'est-à-dire le minimum de gouvernement, c'est-à-dire le libéralisme vrai. Toutes les bonnes indépendances, toutes les saines égalités sortent de là. Inexprimablement soulagée de ce qui l'écrasait, l'âme humaine se met à croire librement, à vivre librement, à respirer librement.

Je n'aborde pas les problèmes irrésolus ; je laisse de côté la séparation de l'Église et de l'État ; ces questions, qui pour moi sont tranchées, demeurent en suspens pour quelques esprits.

Je m'attache aux vérités acquises, aux conquêtes évidentes, à ce que nul ne conteste plus : l'État incompétent, les consciences indépendantes, la loi ne se mêlant pas des convictions, le citoyen ne se confondant pas avec le croyant, les deux domaines distincts ; Dieu dans l'Église et César chez lui !

Ceci n'est mis en doute par qui que ce soit. Et ceci constitue un changement tel, que personne avant notre siècle n'y aurait songé dans le monde latin ; de même que personne avant Jésus-Christ n'y aurait songé dans le monde païen.

III

CE QU'A DONNÉ LA BIBLE

Le mouvement libéral a commencé quelque part. Il est né en Angleterre.

Or, voici ce qu'on dit :

L'Angleterre a saisi la liberté, parce que la noblesse anglaise s'est alliée au peuple pour contenir et pour réprimer le pouvoir royal, tandis qu'en d'autres pays la royauté s'est appuyée sur le peuple pour résister à la noblesse et pour la démolir.

Cette explication n'explique rien. Les parle-

ments soi disant libres avaient perdu toute indépendance sous les Tudor, et l'Angleterre côtoyait d'aussi près que possible l'abîme du despotisme absolu. Les autres pays y sont tombés. Pourquoi pas l'Angleterre? pourquoi ses libertés parlementaires ont-elles pris une invincible réalité, tandis qu'ailleurs, tandis qu'en Espagne, par exemple, la fière indépendance des Cortès s'évaporait comme une ombre, au premier signe de Charles-Quint?

L'histoire nous répond.

Les Tudor, qui rencontrent un parlement très-faible, ne se gênent pas avec lui. Sous le règne d'Henry VIII, sous celui d'Élizabeth, la demi réforme opérée par les souverains n'émeut aucun esprit de liberté.

Mais attendez! à côté de la demi réforme, la

réforme complète a paru, les hommes du pur-Évangile se sont levés; ils ont rejeté la Tradition, ils ont rétabli l'autorité suprême de la Parole de Dieu ! Aussitôt tout se réveille, tout se met debout ; et les Stuart trouvent devant eux une résistance que n'ont pas connue les Tudor.

Ils ne s'y trompaient pas, eux ; ils savaient quel étroit rapport unit l'Évangile à la liberté. Aussi le premier des Stuart, Jacques Ier, ayant en face de lui les Puritains, leur adresse-t-il cette sincère et brutale allocution : « Vos doctrines s'accordent avec la monarchie — telle qu'il l'entendait — comme le Diable avec Dieu ! Point d'évêques, point de roi. Quant aux dissidents, qu'on les pende ! »

A mesure que s'étend l'action puritaine et que

la vraie réforme pénètre la nation, les parlements prennent leur rôle au sérieux.

Charles Ier va se heurter contre une chambre des communes peuplée de Puritains. Deux ennemis lui ont déclaré la guerre : l'Évangile et la liberté. Il essaye de combattre l'Évangile au moyen de Laud. Il essaye de renverser la liberté en suspendant le parlement. Cette suspension dura dix ans. Mais l'Évangile et la liberté furent plus forts que Charles Ier.

Après la République, après le protectorat de Cromwell, les Stuart restaurés se virent aux prises avec un vrai parlement qui résistait, qui faisait ses conditions, qui posait la base du nouveau régime en restreignant à une seule année, pour la première fois, la votation des impôts.

Devant cette puissance du parlement, Jac-

ques II succomba. Le Bill des droits vint couronner la révolution de seize cent quatre-vingt-huit.

Le parlement du Bill des droits, c'est autre chose que le parlement des Tudor !

Le parlement du Bill des droits, c'est autre chose que le parlement de Jean-Sans-Terre ! — passez-moi la réflexion.

Lorsque Tocqueville revenait des États-Unis ; lorsqu'il en rapportait, comme un trésor, la plus précieuse découverte politique des temps modernes ; lorsqu'il annonçait à la France étonnée que de l'autre côté des mers il avait rencontré ce prodige : la liberté alliée à la religion ! Tocqueville n'avait aperçu, Tocqueville n'avait compris qu'une portion de la vérité.

Pour être entièrement dans le vrai, voici ce

qu'il eût fallu dire : j'ai rencontré la religion, mère de la liberté !

Mais notre vieux monde, habitué depuis des siècles à voir la religion opprimer la liberté, n'aurait pas cru Tocqueville.

Le moyen âge et l'ancien régime nous offrent-ils un autre spectacle que l'oppression prolongée de la liberté par la religion ? Les Églises d'État fondées par la Réforme ont-elles été moins empressées que l'Église romaine à servir le pouvoir absolu ? Pour arriver à l'indépendance, ne semble-t-il point nécessaire de passer par l'incrédulité ? N'est-ce point en répudiant toute religion, que le XVIII[e] siècle nous a dotés du mouvement libérateur de quatre-vingt-neuf ?

Eh bien non ! L'incrédulité n'est pas, Dieu merci, le chemin de la liberté ! Regardez l'Amé-

rique, ce pays, le plus libre qui soit au monde ! Ses libertés n'ont pas d'autre origine que la foi de ses fondateurs.

Un pauvre navire, *la Fleur-de-Mai*, traverse en 1620 l'Atlantique pour jeter l'ancre, au mois de novembre, vers la plage déserte de la nouvelle Plimouth.

Ils sont là cent deux exilés, hommes, femmes et enfants. De leur patrie qui les bannit et qui les persécute, ils n'ont emporté que ceci : la Parole de Dieu.

Voyez-les sur le rivage, tous à genoux ! Avant de prendre terre, ils viennent de signer un contrat qui vaut mieux que le contrat social ; ils viennent de proclamer une charte qui vaut mieux que les chartes les plus acclamées aux jours les plus solennels !

Ils viennent d'asseoir sur le roc biblique les fondations d'un gouvernement de liberté.

Et jamais, depuis ce moment, les États-Unis n'ont dévié des bases posées par les premiers pèlerins.

Tout s'explique lorsqu'on se rappelle ce qu'étaient ces gens-là. Fermes serviteurs de Dieu, libres par conséquent vis-à-vis des puissances humaines. Esclaves de la vérité, par conséquent indépendants. Ils n'ont point d'autre maître que Jésus. Le *self government* s'épanouit chez eux dans toute sa vigueur. Ils ont appris à se conduire, à décider, à vouloir. Les hommes qui se gouvernent eux-mêmes, créent seuls des peuples capables de se gouverner.

Ceux-ci ont l'énergie indomptable. Ces hommes de foi sont des hommes de fer. Le premier

hiver enlève la moitié des leurs : cinquante et un sur cent deux. Navrés mais non vaincus, comme les soldats décimés par la bataille, les survivants se serrent autour du drapeau. Le drapeau, c'est la Parole de Dieu!

Malgré bien des défaillances, les Américains de dix-sept cent quatre-vingt-sept portent encore la puissante empreinte des Puritains de seize cent vingt.

On retrouve parmi eux ce qu'on ne rencontre nulle part ailleurs : un sentiment universel de respect pour l'Évangile, accompagné d'un sentiment universel d'amour pour la liberté. Cette liberté, ils la comprennent dans son caractère absolu, pratique, idéal; dans un sens entièrement étranger au monde latin, absolument inconnu, jusqu'alors, à l'histoire de l'humanité.

Tels sont les enseignements fournis par l'Angleterre et par les États-Unis.

La démonstration me semble plus claire que le jour.

Pour faire la contre-épreuve, il suffit de jeter un coup d'œil sur d'autres pays : sur la France, sur l'Allemagne si vous voulez, placées l'une et l'autre en deux situations qui n'ont rien de commun.

La France, au XVIe siècle, a passé le sachant et le voulant, nul ne dira le contraire, à côté de son émancipation. Quand elle a repoussé la Réforme, elle a repoussé la liberté. Qui connaît nos Huguenots et leur esprit indépendant, n'ignore pas que le triomphe de l'Évangile, c'était la fin du pouvoir absolu.

L'Allemagne, qui avait la Réforme, n'a pas su conquérir le Parlement. Divisée en une foule

de petits États, l'Allemagne, convenons-en pour être juste, se trouvait mal préparée aux libertés parlementaires et centrales, couronnement indispensable de toute bonne révolution. L'Allemagne a conquis, ce qui est bien quelque chose, les libertés locales, les libertés universitaires, les libertés de l'esprit. Si les libertés politiques lui ont manqué, c'est que la Réforme allemande ressemblait trop à la Réforme anglicane; c'est qu'infidèle sur ce point à l'Évangile, la Réforme allemande s'est trop appuyée sur l'État. Armé de l'anglicanisme seul, le régime parlementaire n'aurait pas, de l'autre côté du détroit, brisé le despotisme des Stuart. Par bonheur pour elle, l'Angleterre a possédé ses vaincus et ses Puritains.

Ce qui a fait défaut à l'Allemagne, ce sont les Puritains et les vaincus.

IV

LES VAINCUS

J'ai parlé de vaincus.

Les vaincus sont les vrais fondateurs de la vraie liberté. Ceux-là fondent la liberté qui la pratiquent. Ceux-là pratiquent la liberté qui savent souffrir pour elle. Les vaincus ont aimé leur liberté jusqu'à tout sacrifier pour la maintenir.

Cela vaut mieux, croyez-moi, que de publier des livres ou que de prononcer des discours.

Les diseurs, reconnaissons - le avec Luther, ont toujours été petits en comparaison des faiseurs !

Parmi ceux-ci, la première place appartient aux martyrs. Depuis le jour où l'Évangile a paru sur la terre, une longue suite de témoins a su mourir pour la vérité.

Remarquez-le; en donnant leur vie pour la vérité, ces hommes l'ont donnée pour la liberté. La liberté du dehors n'a point d'autre souche que la liberté du dedans. On ne fait des peuples libres qu'avec des hommes indépendants. Et quels hommes, que ceux qui ont répandu leur sang afin de conserver intact le sanctuaire de la liberté !

Qu'on ne me croie pas injuste envers les Églises établies de la Réforme. Appuyées sur l'État protestant, elles n'ont pas rencontré la persécu-

tion. Le monde moderne toutefois, et l'éducation des peuples réformés leur doit beaucoup. Les vaincus eux-mêmes se seraient difficilement passés de ces vainqueurs dont l'ardeur, trop mondaine, a bravement défendu néanmoins les intérêts généraux de la Réformation.

Mais cela dit, quand on veut comprendre ce prodigieux mouvement libéral qui a pour trait distinctif l'incompétence religieuse de l'État, c'est aux vaincus, c'est aux Puritains qu'il faut revenir.

L'instinct du progrès chez eux se manifeste en ceci, que peu d'années après leur débarquement, ils ont établi des écoles, des colléges et des bibliothèques. Ces chétives colonies, dépourvues de ressources et presque de population, se priveront du nécessaire plutôt que de renoncer à

l'aliment intellectuel. Il faut que leurs enfants sachent lire. La raison qu'ils en donnent, la voici : il faut que leurs enfants sachent lire la Parole de Dieu !

La Parole de Dieu ! cela explique tout. Les sociétés nouvelles n'ont pas, ne veulent pas d'autre fondement. A cause de la Bible, ces gens ont quitté l'Angleterre pour la Hollande ; à cause de la Bible, ils ont quitté Leyde pour Plymouth. La Bible créera les pays de la Bible !

Aussi, voyez quelle place elle tient, cette Parole de Dieu ! Les Églises congrégationnelles de la Nouvelle-Angleterre ne connaissent et n'admettent aucune autre confession de foi. Ces Églises ont toujours pensé, l'expérience leur a toujours démontré qu'aucun formulaire ne vaut celui-là, que la vérité chrétienne est en sûreté

quand les traditions n'ajoutent rien à la Bible, quand le rationalisme ne retranche rien à la Bible, quand la foi maintient toute la Bible, rien que la Bible : la Bible, unique et parfaite autorité !

Saisir avec cette fermeté l'absolue souveraineté de Dieu, de la Parole de Dieu, c'est marcher sur une route qui, passant par la liberté, mène infailliblement au progrès. Le point d'arrivée est marqué d'avance par le point de départ.

Fait curieux, le mariage civil, qui contient en germe la distinction des deux domaines, le mariage civil auquel tant de nations ont aujourd'hui même de la peine à s'habituer, non-seulement est recommandé par leur illustre pasteur Robinson aux pèlerins du temps de Jacques Ier,

mais est pratiqué dès l'origine par les Puritains du Massachussets.

Cet élan vers la liberté ressort d'autant mieux que les Puritains de la Nouvelle-Angleterre, imbus encore des préjugés du vieux monde, avaient établi des théocraties partout. Bientôt éclata l'antagonisme entre la vérité de ces croyants et leur erreur, entre leur vérité durable et leur erreur d'un moment. Ainsi se prouve la puissance, ainsi s'affirme la vitalité du principe qui les conduisait.

La théocratie fut un accident. Expliquons-le.

A leur arrivée en Amérique, ces serviteurs de la Bible, qui s'exilaient pour elle, n'étant qu'un cœur et qu'une âme, formaient la véritable Église selon Jésus-Christ. Ils conçurent la pensée, naturelle aux premières années du XVIe siècle,

de confondre deux choses, identiques en cet instant : leur Église et leur société. L'Église et l'État, composés des mêmes membres, exactement, avaient à cette heure première les mêmes proportions. Pourquoi ne pas les laisser confondus? Pourquoi séparer ce qui était étroitement uni? Pourquoi ne pas réaliser l'idéal de la société des Saints? Pourquoi ne pas mettre le ciel ici-bas?

Pourquoi! les faits se chargèrent de répondre.

En s'accroissant, la société, très-pure au début, s'altéra. Alors, un problème angoissant vint se poser devant ces hommes de conscience et de foi. Fallait-il, pour maintenir la coïncidence de l'Église et de l'État, élargir l'Église à mesure que s'élargissait l'État?

Quant à réserver exclusivement les droits du

citoyen à une aristocratie de chrétiens éprouvés, le sentiment de l'égalité politique était trop vif dans la Nouvelle-Angleterre, pour que nul songeât à prendre ce parti.

Peu à peu, grâce au Réveil, grâce au levain de la Réforme, grâce à la Bible et à son esprit libérateur, les théocraties s'écroulèrent avec l'ingérance de l'État en matière de religion.

Les sociétés puritaines qui avaient débuté par le préjugé trouvèrent ainsi le mot de la grande question. Les États-Unis nous ont montré le chemin; ils ont découvert la route de l'avenir. Tout notre avenir libéral se rattache à cette révolution: l'état laïque, la séparation des deux domaines! — Or cette révolution, accomplie sur le seuil des temps actuels, les sépare définitivement du passé.

De tels progrès ne pouvaient se réaliser qu'avec un principe indépendant très-vigoureux, car les défauts des Puritains ne les poussaient pas du côté de la liberté.

Je ne me sens aucun goût pour ces défauts-là. L'ensemble du caractère puritain n'est pas fait pour séduire. La Bible changée en code, l'établissement d'un Israël visible, des lois qui interviennent dans la vie privée, la confusion du délit avec le péché, le devoir qui s'impose à tous de suivre et de pratiquer les exercices d'un même culte, l'affectation du langage religieux, une incomparable étroitesse à l'endroit de la littérature et des arts, voilà qui n'a rien ni d'évangélique ni d'attrayant.

Ajoutons que ces défauts s'affirment et s'exagèrent lorsque les Puritains arrivent au pou-

voir avec Cromwell. Les vaincus, qui cessent de l'être alors, risquent, eux aussi, de prendre leurs péchés pour des vertus. Ce qui ne paraissait que ridicule va devenir odieux.

Nous ne défendons, quant à nous, pas plus les extravagances que les attentats. C'est précisément parce que nous voyons les Puritains comme ils étaient, que nous apprécions la valeur du principe qui les a conduits au but. A mesure qu'ils avancent, leurs erreurs se dissipent. On dirait un homme qui, en marchant, laisse tomber des vêtements d'emprunt.

Par ces hommes dont les robustes et dures mains tiennent fortement la Bible, une virile société s'est fondée, un peuple libre s'est constitué. Il fallait bien que la liberté des âmes finît par enfanter la liberté des institutions.

Cela ne veut pas dire que l'erreur soit indifférente ou que le mal soit bon : l'erreur reste l'erreur, le mal reste le mal. Les Puritains n'ont pas réussi par leurs défauts; c'est malgré leurs défauts, que les Puritains ont triomphé.

Au nombre des vaincus triomphants, mentionnons en passant nos persécutés français.

Les Puritains ne nous feront pas oublier les Huguenots.

Le Calvinisme a été une puissante école de liberté, parce qu'il a été une école d'austérité, parce qu'il a été une école de soumission à la Parole de Dieu. Voyez l'Écosse, voyez Genève, voyez la Hollande que ravage aujourd'hui le rationalisme, mais qui se relèvera!

En France, à dater d'Henri II jusqu'à la Saint-Barthélemy, à dater de la Saint-Barthélemy jus-

qu'aux Dragonnades, une légion de martyrs a constamment arrosé le sol du sang le plus généreux. Ce qui en est sorti, c'est la liberté. Si vous voulez rencontrer les origines de la liberté religieuse, si vous voulez connaître la souche de nos libertés modernes, remuez la cendre des bûchers, vous les trouverez là.

Nos libertés naissaient sous le fouet des garde-chiourme; nos libertés germaient au fond de la tour de Constance; étouffées au secret des couvents qui servaient de prison, nos libertés en jaillissaient plus vivaces; bannies, elles revenaient de l'exil; et lorsque les tortureurs, lorsque les bourreaux pensaient en avoir fini pour toujours avec elles, nos libertés se sont mises, justement alors, à resplendir d'un invincible éclat.

Je ne serai pas injuste. L'Église catholique possède ses vaincus.

De siècle en siècle, le catholicisme romain fulmine des anathèmes contre la liberté religieuse: c'est un article de foi. Mais le catholicisme, ce persécuteur, a servi la liberté religieuse, quand il a lui-même subi la persécution.

Ceux qui ont souffert pour la foi catholique, en Irlande et en Pologne, ont proclamé les droits inviolable de la conscience, peut-être sans le savoir, peut-être sans le vouloir.

Ils ont protesté, plus fortement encore, les Jansénistes si violemment atteints par le despotisme royal et clérical du grand règne et du grand Roi.

Sur le terrain du courage, des consciencieuses résistances, de l'obéissance aux convictions, nous tendons la main à ceux-là.

V

ROGER WILLIAMS ET PENN

J'achèverai d'être impartial et je nommerai lord Baltimore parmi les fondateurs de la liberté religieuse aux États-Unis.

Lord Baltimore, lorsqu'il créait le Maryland, ouvrait un asile à ses coreligionnaires catholiques momentanément poursuivis. Il ne pouvait l'ouvrir dans d'autres conditions que celles de l'indépendance. Un État basé sur l'intolérance catholique n'aurait pas duré deux jours. Lord

Baltimore a moins doté le Maryland d'une liberté de principe que d'une liberté d'expédient. N'importe ! c'est la liberté.

William Penn, lorsqu'il établissait la liberté religieuse dans la Pennsylvanie, songeait sans doute à préparer un refuge pour ses frères, les Quakers, que persécutaient l'Angleterre et les États-Unis. Mais ici, nous rencontrons une telle largeur de vues, qu'il est impossible de ne point reconnaître chez Penn l'amour de la liberté considérée en elle-même, indépendamment des avantages qu'elle peut apporter à ses fondateurs.

Les Quakers, malgré leur mysticisme, malgré la part excessive qu'ils donnent à l'inspiration intérieure, malgré ce formalisme bizarre inventé tout exprès en haine du formalisme ; les Quakers ont pris un noble rôle vis-à-vis des théocraties

d'alors : vis-à-vis des despotismes catholiques, épiscopaux et puritains. Les Quakers ont voulu la liberté religieuse, ils l'ont assurée en même temps que la liberté politique ; ils se sont les premiers consacrés à la libération des esclaves africains.

Quant à Penn, il suffit d'esquisser son histoire, pour le laver des infamies que lui impute Macaulay.

Quel sentiment a donc poussé cet écrivain, lorsqu'il s'est efforcé de salir une si noble vie!

Voici les faits :

Penn était bien en cour ; or il partagea la persécution de ses frères dans la foi.

Penn était riche ; or il s'appauvrit tellement au service de Dieu, que renfermé pour dettes vers la fin de sa carrière, il resta prisonnier jusqu'au dernier jour ou peu s'en faut.

Penn était propriétaire souverain de la Pennsylvanie; or il immola ses priviléges à la liberté du pays.

Après avoir réclamé la liberté religieuse en Angleterre, après l'avoir revendiquée pour tous, sans exception, Penn l'établit en Amérique, lui donnant pour fondation le sacrifice de ses avantages personnels.

Ceci n'est pas un médiocre honneur. Surtout si l'on ajoute que les lois promulgées par William Penn arrivaient, en plein XVIIe siècle, jusqu'à réaliser, pour ainsi dire, l'incompétence religieuse de l'État.

Mais, si nous voulons voir personnifié dans un homme et dans une législation, au XVIIe siècle, le principe en vertu duquel les temps anciens

ont cessé; regardons du côté de Roger Williams, du côté de Rhode-Island.

Non-seulement Roger Williams devance de bien loin ces philosophes du XVIII[e] siècle dont on voudrait faire les inventeurs de la liberté, mais il les dépasse de toutes parts.

Tandis que notre XVIII[e] siècle ne rêve que concordats, garanties légales, religion administrée par l'État; Roger Williams, qui ne se contente pas de la liberté religieuse, sépare hardiment le temporel du spirituel.

Et ce n'est pas au nom de l'indifférence qu'il introduit la liberté; c'est au nom de la foi.

La vérité de Dieu n'a que faire de l'appui des gendarmes; elle veut de libres adhésions.

C'est le plus puritain des puritains qui, précurseur, en cela comme en bien des progrès, a

tiré, dès les premières années du XVII[e] siècle, les conséquences logiques du puritanisme le plus pur.

C'est le plus petit des États puritains qui, en dépit des menaces et des malédictions de ses alentours, a proclamé dès cette époque les deux principes sur lesquels reposent aujourd'hui toutes les constitutions des États-Unis, sur lesquels reposeront je l'espère toutes les libertés de notre vieux monde européen.

Jamais, depuis la fondation de Rhode-Island; jamais, depuis la fondation de Providence où Roger Williams finit par s'établir, les deux grands principes n'ont été violés. La liberté n'a pas un instant cessé de rayonner pour tous : pour les quakers, pour les hérétiques, pour les catholiques, pour les incrédules, pour les païens.

L'État ne s'est mêlé, ni de punir le péché, ni de protéger les convictions, ni de réglementer la foi.

VI

LES RÉVEILS

Il fallait une seconde Réforme.

Au fait, la Réforme pas plus que l'éducation ne saurait s'achever ici-bas. Dans le cœur et dans le monde, toujours il y aura des erreurs à corriger, toujours il y aura des vérités à conquérir.

Le Réveil est une explosion prolongée qui, partant d'Ewards et passant par Wesley, s'étend jusqu'à nous.

L'Allemagne a eu Spener et les piétistes; elle

a eu Zinzendorf et les Moraves qui, bien avant la création des missions, envoyaient des missionnaires aux païens. Chacun sait ce que valent ces admirables ouvriers.

Mais le grand Réveil, mais le vrai Réveil, c'est celui des États-Unis et de l'Angleterre. Pour les deux pays, il remonte à l'année 1735. Edwards dans le nouveau monde, Whitefield et Wesley dans l'ancien, s'en prennent aux consciences et les secouent fortement.

On s'était assoupi, même les Puritains.

N'ayez pas peur.

La justification par la foi, la nouvelle naissance, la sanctification, le sérieux de la vocation chrétienne, l'autorité de la Parole de Dieu : ces vérités qui avaient créé la Réforme au XVIe siècle, vont la compléter au XVIIIe. Le nouveau mou-

vement va produire ici-bas ce fait qui constitue la grandeur de notre époque : l'alliance de l'Évangile et de la liberté.

Au même moment, à la même heure, sur de tout autres bases, une autre révolution se préparait ailleurs.

Nos philosophes du XVIII[e] siècle mettaient la main à l'œuvre et fondaient, eux aussi, leur école de liberté.

La seconde école doit beaucoup à la première, chacun l'entrevoit. Les deux écoles existent néanmoins, et se font pour ainsi dire vis-à-vis.

Du choix que va faire entre elles le XVIII[e] siècle, dépend son avenir.

Dès les premières années, le Réveil biblique porte des fruits de liberté. Edwards pose, au

sujet de l'Église, des principes qui se rapprochent de la Parole de Dieu. Whitefield et Wesley, en pratiquant l'indépendance, ouvrent les chemins. Wilberforce saisit la cause des esclaves. Toutes les idées généreuses se mettent à fermenter, toutes les grandes œuvres naissent à la fois : œuvres de charité, œuvres d'évangélisation, œuvres bibliques, œuvres de missions.

Les premiers missionnaires touchent aux rivages de l'Océanie en 1796. Ils apportent la vraie fraternité, la vraie dignité, la vraie liberté, la douceur avec la paix.

Et pendant ce temps l'autre école, celle des philosophes, déchaîne la révolte, déchaîne les excès, déchaîne la guerre, met l'Europe en feu !

Ainsi les deux révolutions vont chacune de son côté, portant chacune sa couleur.

VII

NOTRE XVIIIe SIÈCLE

Ni la liberté religieuse, nous l'avons vu, ni l'incompétence religieuse de l'État n'ont attendu notre XVIIIe siècle pour s'affirmer et pour s'exercer.

Nos philosophes n'ont pas inventé la tolérance; des chrétiens tels que Roger Williams, Penn, beaucoup d'autres, sans compter des États entiers, la pratiquaient depuis le temps des Stuart.

Cette liberté religieuse, fondée sur les convic-

tions, est plus solide et plus large que la liberté religieuse fondée sur l'incrédulité.

En fait, deux idées bien différentes s'abritent sous le même mot.

L'homme qui tolère tout parce qu'il ne croit à rien, l'homme qui supporte l'erreur parce que rien n'est vrai, l'homme qui accepte le conflit des opinions parce que rien n'importe, cet homme-là ne professe pas la même doctrine que cet autre homme qui, ayant donné son cœur à la vérité, repousse comme une injure au vrai, réprouve comme une violation de la conscience, tout essai tenté pour mettre la force au service de la foi, pour imposer par contrainte, même la vérité, surtout la vérité !

La tolérance philosophique se sépare de la tolérance chrétienne, autant par son étendue que

par ses origines. Provenant de moins haut, elle ne va pas si loin. Le cours des fleuves se proportionne à l'élévation de leur source; leur prolongation dépend de la cime d'où partent leurs eaux.

Quoi qu'il en soit, la tolérance philosophique mérite notre respect. Si le XVIIIe siècle a, sur ce point, vécu d'emprunts; s'il doit tout à l'Évangile; si la doctrine libérale, qu'il n'aurait pas découverte sans eux, demeure très-inférieure à la doctrine des chrétiens; le XVIIe siècle remplit néanmoins son rôle ici-bas et rend des services à l'humanité. L'impulsion donnée par le XVIIIe siècle dure toujours. Le XVIIIe siècle a popularisé la cause des libertés de conscience; dans un sens, il a gagné le procès.

Contester un tel fait, ce serait nous montrer ingrats.

Cette tendance généreuse, il faut le reconnaître encore, ne procède pas uniquement du Réveil. Les philosophes la doivent en partie aux répulsions que leur inspire le catholicisme et la papauté. Ils prennent le contre-pied du système romain. Or, le contre-pied du système romain qui fait un dogme de la persécution, c'est la tolérance.

Mais si le XVIIIe siècle a compris les droits de la conscience, il ne les aurait jamais compris sans l'Évangile, dont l'action s'exerce, même sur ceux qui ne veulent pas de lui. Avant Notre Seigneur Jésus-Christ, les droits de la conscience n'étaient soupçonnés par qui que ce soit. Sans Jésus-Christ, les philosophes, nous osons l'affirmer, n'auraient été blessés, ni par le fait des croyances imposées, ni par le

fait de la persécution infligée aux dissidents.

Au surplus, voyez Rousseau.

Rousseau, qui représente fidèlement l'esprit du temps; Rousseau, dont l'influence s'est exercée plus que toute autre durant le cours de la Révolution; Rousseau conserve les principes antiques: Rousseau punit de mort quiconque se sépare du culte national!

Et la Révolution, fidèle au principe antique, fidèle au principe de Rousseau, déclare obligatoire l'athéisme national, déclare criminelle la foi des chrétiens, envoie à l'échafaud quiconque se permet de résister!

La Révolution n'avait pas commencé par là.

Voltaire dans ses livres, Voltaire dans l'affaire des Calas, la belle page de sa vie, obéissait à un autre esprit.

Mirabeau, qui repoussait comme indigne des droits de l'homme l'idée et jusqu'au mot même de tolérance, tant il le trouvait entaché de vieux despotisme, Mirabeau soutenait par ses discours splendides le principe de la liberté religieuse, dans toute son ampleur.

C'était cette heure de 89 ! l'heure de l'élan, l'heure de la générosité, l'heure où le souffle du vrai libéralisme passait sur la France, l'heure où Lafayette et les gentilshommes qui avaient fait la guerre d'Amérique avec lui, sous Washington, revenaient imprégnés des jeunes idées d'un autre peuple, pénétrés des séves nouvelles d'un monde nouveau.

Tout alors respirait la confiance, le dévouement, le bonheur ! On assistait à la mort du bon vieux temps; cela seul suffisait pour rendre

joyeux. La conscience respirait, enfin. Il semblait que dirigé par cette héroïque noblesse qui avait versé son sang au service de la liberté, le mouvement libéral dût toujours se poursuivre et durer toujours !

Hélas, il dura ce que durent les libertés, quand la Parole de Dieu ne les garantit pas.

Le despotisme de la rue d'abord, le despotisme de l'épée ensuite, voilà ce qui attendait l'enthousiaste génération de quatre-vingt-neuf.

Après quatre-vingt-neuf, quatre-vingt-treize ! après quatre-vingt-treize, dix-huit cent quatre !

Ainsi s'accusent les deux esprits qui, à partir du bon vieux temps, se partageront et se disputeront la direction du monde latin.

L'esprit vraiment libéral, nous venons de le

voir, c'est l'esprit de Lafayette et de ses compagnons. Ceux-là sont revenus d'Amérique transformés, radicalement. La démocratie, une démocratie libérale, à la façon des États-Unis, vous la trouverez ici, chez ces aristocrates qui feront la nuit du quatre août! Pour ces hommes consciencieux, les droits de la conscience passent avant tout. Les premières libertés sont celles de l'individu.

Un moment, Lafayette fut populaire. Ce moment finit trop tôt. L'autre esprit se fit sentir : l'esprit latin, l'esprit indigène, celui qui devait l'emporter.

Avec cet esprit-là, l'idée de liberté passe à l'arrière-plan; les libertés de l'individu sont entièrement sacrifiées. Il n'y a plus qu'un but :

l'égalité! disons mieux, il n'y a plus qu'un appétit : le nivellement.

L'égalité, ce beau don de l'Évangile, devient en mauvaises mains une arme contre la liberté.

Unité, centralisation, administration à outrance, l'État mêlé à tout, tel est l'idéal vers lequel on avance à grands pas. Tous les régimes, en France, ont marché dans le même sens. De Louis XI à Richelieu, de Richelieu à Louis XIV, de Louis XIV à la Révolution, de la Révolution à l'Empire, la même pensée se réalise constamment, avec une incroyable logique, avec une ténacité qui fait peur.

Plus d'une fois pourtant, l'esprit indépendant est apparu ; là se trouvent les chances de l'avenir.

Grâce à cet esprit, nous avons eu le libéra-

lisme relatif de Voltaire, nous avons eu l'explosion libérale de 89, nous avons eu la passagère popularité de Lafayette; nous avons eu, depuis, cette résurrection libérale que fit éclore la chute de Napoléon Ier et qui se prolongea durant plus de trente ans. Aujourd'hui, nous avons les idées du vrai libéralisme et de l'État incompétent. Elles se font jour de toutes parts, nous les tenons, elles nous tiennent, rien ne saurait nous les ravir!

Rien, sinon l'autre esprit, l'esprit latin, qui n'est pas mort. Et si nous ne saisissons pas l'épée de la liberté, la Parole de Dieu, cet esprit nous tuera.

On peut juger sur des faits, sur des actes officiels, le semi-libéralisme auquel s'arrêtent et la

première école et ses disciples les plus hardis.

Quelqu'un se figure-t-il, par hasard, le libéralisme vrai naissant sous les auspices de Frédérik II, ou de la grande Catherine, ou de Clément XIV, ou du marquis de Pombal, ou de Lessing, ou de l'abbé Raynal, ou de Voltaire, ou de Diderot?

Prenons un exemple. Lorsque Joseph II voulut impatroniser le libéralisme dans son empire, il accrut, loin de la diminuer, l'ingérence religieuse de l'État. Après avoir supprimé les couvents, il se hâta d'organiser un catholicisme administratif, il reconstruisit une véritable Église d'État!

Prenons un autre fait, plus remarquable encore, parce que des mains anglaises l'opèrent, parce qu'il s'établit en Amérique, à quatre pas

du libéralisme chrétien de Penn et de Roger Williams ! Prenons cette constitution que rédigea le philosophe Locke, et qu'essaya d'appliquer à la Caroline lord Chaftesbury.

Cette constitution chef-d'œuvre, cette constitution hors ligne contenait, parmi beaucoup d'absurdités, l'article que voici : une Église d'État, seule rétribuée par l'État, trônant au milieu du menu fretin des Églises que tolère l'État.

Vous reconnaissez le modèle ! Il se maintient encore. Il se maintiendra tant que le régime des concordats excitera l'enthousiasme de la première école, de l'école philosophique, de l'école qui existait avant 89, de l'école qui a vu passer la Révolution, passer l'Empire, passer la Restauration, passer 1830, de l'école qui a vu venir

le second Empire, qui le verra passer, et qui se personnifie aujourd'hui dans un homme fort spirituel et très-peu libéral, dans l'homme de la tradition latine et du monde latin : M. Thiers.

Les deux écoles demeurent distinctes. Pourtant elles ont eu des côtés communs. On s'expliquerait peu l'élan libéral du XVIIIe siècle, si l'on ne se rappelait le contact de nos philosophes avec leurs voisins anglais.

Je ne reviens pas sur l'Amérique, sur Lafayette et ses amis. Je me borne à poser cette question : Comment se fait-il que l'Angleterre sceptique initie les philosophes à la liberté?

Voltaire et Montesquieu, de retour en France, s'écrient : « L'Angleterre n'a plus de religion! »

Le mot était vrai pour l'Angleterre qu'ils

avaient vue. Mais il en existait une autre, qu'ils n'avaient pas vue : l'Angleterre remuée jusqu'au fond par Whitefield et par Wesley.

Cet ébranlement, ce Réveil, datait de dix-sept cent trente-cinq. Or, peu d'années après le voyage de nos philosophes et l'arrêt qu'ils avaient porté, les premiers missionnaires allaient annoncer l'Évangile aux païens ; Wilberforce, au nom de la Révélation, attaquait l'esclavage et le renversait !

Ni Voltaire ni Montesquieu n'avaient vu cela ; mais tous deux s'en étaient ressentis.

Rien qui marque la grandeur et le pouvoir du christianisme, comme son action indirecte, comme son influence par rayonnement. On répudie l'Évangile, et l'on vit des idées qui, sans l'Évangile, n'existeraient point ici bas.

Voilà pourquoi Marc-Aurèle, qui vient après Jésus-Christ, se montre si supérieur aux stoïciens, venus avant Jésus-Christ.

Voilà comment s'explique l'énorme distance qui sépare le XVIIe siècle, enveloppé dans ses vieux préjugés, du XVIIIe, dont un esprit nouveau déchire les langes et brise les fers.

Parcourez les œuvres de Bossuet, de madame de Sévigné, de Racine, de tous; cherchez-y les questions d'humanité, cherchez-y les problèmes de justice et de liberté; vous ne trouverez qu'une lacune effrayante, un vide à faire frémir.

Au siècle suivant, des rapports s'établissent avec l'Angleterre, des relations se nouent avec les États-Unis qu'éclaire le Réveil; et la France émerge à la lumière, et la France parle à son tour d'humanité, de justice et de liberté.

VIII

FIN DE L'ÉPOQUE TRANSITOIRE

Le bon vieux temps est mort. Le temps actuel est né.

Nous avons vu le libéralisme chrétien s'implanter dans Rhode-Island et s'exercer dans la Pennsylvanie bien avant que le XVIIIe siècle fût ouvert, bien avant que la philosophie incrédule s'inquiétât des questions de liberté.

Nous avons vu le grand Réveil secouer les États-Unis, remuer l'Angleterre, et par l'Évangile

donner une prodigieuse impulsion à la liberté.

Nous avons vu les contacts s'établir entre notre vieux continent et les deux foyers du libéralisme chrétien.

Nous avons vu les premiers défenseurs de la liberté religieuse se lever alors chez nous.

Séparant avec soin le libéralisme évangélique, direct, tout d'un jet, du libéralisme transmis, greffé par approche pour ainsi parler, nous avons constaté l'existence des deux courants, nous avons signalé l'opposition des deux esprits.

Le libéralisme de seconde main ne vaut pas le libéralisme spontané. La liberté religieuse appuyée sur l'indifférence ou sur l'incrédulité, ne donnera jamais ce que produit la liberté religieuse fondée sur la conviction, sur l'amour

du vrai, sur la douleur qu'inflige à l'âme croyante toute intervention de la force en matière de foi.

Deux écoles, deux courants, deux esprits : le monde actuel sort de là. Ces origines confuses et contradictoires président aux destinées de notre temps. Les deux fées se penchent sur son berceau.

Il y a deux influences, par conséquent il y a conflit.

Il y a deux libéralismes, par conséquent il y a deux avenirs.

Ceci vaut la peine d'y regarder.

IX

LES DEUX ÉCOLES

Considérons la bonne école, l'école du grand libéralisme, la meilleure chance de notre temps !

Ce libéralisme sera démocratique. Il ne peut autrement.

Est-ce un bien ! Est-ce un mal ! inutile de répondre, car c'est un fait.

Pourquoi ne le dirais-je pas ? La réalisation de l'égalité me fait bondir le cœur. Quel soulagement, pour les privilégiés du temps

jadis : être enfin comme tout le monde, faire son chemin comme tout le monde, ne plus écraser personne, ne plus avoir des avantages basés sur le dépouillement d'autrui ! Quel élément de bonheur et de progrès : travailler, avancer, conquérir ; se créer soi-même en quelque sorte ; être l'homme de ses propres efforts et de son propre labeur !

Plaignons les gens qui n'ont eu que la peine de naître.

C'est si vrai, j'exprime avec une telle réalité le sentiment général, que le droit d'aînesse a disparu presque partout sans laisser l'ombre d'un regret après lui : pas plus aux aînés qu'aux cadets. Il achèvera de s'évanouir, nul ne s'en portera plus mal.

Des deux esprits, des deux courants en lutte,

quel que soit au demeurant celui qui l'emporte, l'œuvre d'égalité dont il s'agit s'achèvera. Elle est distincte de l'œuvre deliberté ; je n'admets pas qu'elle lui soit opposée. En tout cas, les hommes parfois très-éminents et très-libéraux qui se prennent à désirer le rétablissement du droit d'aînesse par la voie des libertés testamentaires, ces hommes-là me font l'effet de rêver les yeux ouverts. Eux aussi, tournent à leur insu les regards en arrière ; eux aussi voudraient rappeler le bon vieux temps.

La famille gagnerait peu, vous pouvez m'en croire, au retour de l'inégalité dans son sein. La sécurité sociale gagnerait peu, soyez-en sûrs, à voir par là compromettre un de nos progrès les plus salutaires : la petite propriété.

Notre siècle a fait plus et mieux qu'abolir le

droit d'aînesse. Obéissant à ses deux principes, il a réalisé un double progrès d'égalité et de liberté : il a supprimé la traite, il a supprimé l'esclavage, il a supprimé le servage que la Russie maintenait, qu'elle a noblement sacrifié.

Le duc de Broglie disait, vers la fin de sa généreuse carrière : « Il vaut la peine d'avoir vécu dans un temps qui a fait cela ! »

Je suis de son avis.

Non, le temps qui a fait cela n'est pas médiocre, et l'espérance de le voir incliner du côté du plein jour n'est pas un espoir insensé.

Dans cette grande question de l'esclavage, notre temps n'a-t-il point écouté la bonne fée ? N'a-t-il point suivi l'école de liberté ? N'a-t-il point accepté l'impulsion qui partait de l'Évangile et que donnaient les chrétiens ?

Un progrès achevé, c'est un phénomène bien rare dans l'histoire. Or, ce progrès-ci : la destruction des servitudes, est accompli ; le problème est résolu ; la victoire est remportée ; l'idée aura partout raison du fait.

Il reste des retardataires, je le sais. Ne craignez rien, les retardataires rejoindront.

La bonne école travaille à nous faire sortir de tutelle. Elle nous veut émancipés. Elle nous fait entrevoir l'heure où l'État ne se chargera plus de nous mener aux lisières, où la loi ne se chargera plus de choisir nos convictions, où nous aurons à nous décider, à nous gouverner, à remuer les doctrines, à résoudre les questions, à prendre des initiatives, à revendiquer des responsabilités, à vivre de la vie forte,

de la vie saine et militante, de la vie des hommes faits.

Ce libéralisme-là, celui qui libère l'individu, est autre chose qu'une théorie. Il a pris terre, vous savez où, et vous savez comment. L'Évangile nous le donnera. L'Évangile a partout résolu les problèmes insolubles. Regardez la délivrance des esclaves, regardez l'émancipation des serfs !

Liberté des communes, liberté de la presse, liberté de réunion, liberté d'association, liberté de discussion, libertés religieuses et libertés politiques, l'Amérique et l'Angleterre, ces pays de la Bible ont tout. Or tout repose sur les libertés de l'individu, sur le respect absolu du for intérieur, sur les droits de la conscience et de la foi.

La bonne école, celle qui règne dans les centres lumineux, opère incessamment des conquêtes. Elle a proclamé l'État incompétent en matière de religion, l'Église incompétente en matière civile, la société laïque, le droit de croire ou de ne pas croire, le droit de propager les doctrines ou de les attaquer. Cela est immense. Si on le maintient — telle est la question, ne nous y trompons pas — cela mènera plus loin.

Toutes les libertés se tiennent : celles de l'individu, celles de la famille, celles de la cité.

Quant au bon vieux temps, ses plus gros axiomes sont couchés sur le champ de bataille ; ils ne bougent plus.

Prenons-y garde toutefois, les gens qui semblent tués ne sont pas toujours morts. D'ailleurs, n'a-t-on pas vu des revenants !

Je nommais tout à l'heure la société laïque.

La société laïque ne veut pas dire la société impie. Jamais la société n'a mieux senti l'action de l'Évangile, au contraire, que depuis le moment où elle a cessé de se confondre avec les croyants. Les bons observateurs, Michel Chevalier, Tocqueville, sont revenus d'Amérique avec ce fait acquis.

Rien, du reste, n'empêchera la société d'être, au fond, laïque partout, et très-indépendante par-dessus le marché. Encore une conquête de notre temps.

La société, même la société du monde latin, fait pour son propre compte la distinction des deux domaines. Le Syllabus condamne le mariage civil, le Syllabus foudroye toutes les libertés, et la société n'a pas encore répudié les

libertés, et la société se marie encore par devant M. le Maire. Est-ce assez clair?

Je ne prétends pas que nous ayons ville gagnée.

Des réactions peuvent survenir : du côté socialiste, du côté clérical. Le despotisme peut se revancher. Nous pouvons fléchir. En tout cas, notre sort est dans nos mains.

Et quel temps pour les curieux, que le siècle où nous vivons! Si notre époque paraît fatigante, à coup sûr elle n'est pas ennuyeuse. Les questions courent au galop. Pour employer une expression plus moderne, les questions vont en chemin de fer.

Posées hier, peut-être demain les résoudra; peut-être demain les refoulera.

Que les fils de l'Évangile, que les fils de

quatre-vingt-neuf se donnent la main, et le bon vieux temps ne viendra pas reprendre ce que l'Évangile d'abord, ce que quatre-vingt-neuf après, semblent nous avoir pour jamais acquis : la liberté.

Mais il y a une mauvaise école. Elle nous menace de plus d'un péril.

Avant tout de la démocratie autoritaire.

Cette Démocratie ne devient impossible que dans les pays de l'Évangile, qui, grâce à l'Évangile, ont garanti les libertés de l'individu en diminuant l'action de l'État.

Si cette réserve capitale n'est pas faite, si l'on déclare, sous prétexte de démocratie et de souveraineté populaire, que le suffrage universel peut tout : qu'il peut gouverner les croyances,

les églises, les familles, l'éducation, le for intérieur; alors, dérobant son vrai caractère sous un faux semblant d'indépendance, la plus implacable des tyrannies écrasera nos sociétés, et la vieille balançoire se remettant en branle, nous jettera du despotisme personnel au despotisme collectif, sans s'arrêter jamais dans la liberté.

La grande menace, c'est le socialisme impie; c'est le drapeau rouge qui déroule ses plis; c'est l'incessant effort pour organiser une classe à part, une classe hostile, une classe en guerre contre tous; c'est, pour arriver à ce but, le sacrifice de toutes les libertés, à commencer par la liberté du travail.

Un tel danger ne nous permet pas de pousser trop loin la glorification de notre époque.

Bien des gens — je ne suis pas du nombre —

au seul aspect du spectre écarlate, se reprennent de tendresse pour le bon vieux temps. S'il reste quelques chances au bon vieux temps, elles sont là, pas ailleurs.

Partout le socialisme s'allie avec l'impieté. Il le fait systématiquement. D'un bout de l'Europe à l'autre, en Angleterre comme en Suisse, en Allemagne comme en Russie, le socialisme déclare la guerre à Dieu.

Dieu, liberté! Ces deux mots de la bénédiction de Franklin ne se séparent pas.

Déjà, les ouvriers ont pu voir par les interdictions de travail qui leur sont adressées, par les violences qui appuyent de tels ordres, à quelles servitudes le socialisme les tient réservés.

Que les procédés employés par les meneurs socialistes fassent loi, et les ouvriers se cour-

beront, au XIXe siècle sous les servitudes, infiniment aggravées, dont il gémissait au bon vieux temps. Regardez l'internationale chez nous, suivez-la chez les Anglais ! Un ouvrier, usant de son droit d'homme libre, veut aller à son ouvrage malgré les grèves; on le lui interdit. Les directeurs des grèves, qui sont devenus ses maîtres, lui permettent ou lui défendent l'exercice de son état, lui ouvrent de certains ateliers et lui en ferment d'autres, le jettent sur le pavé quand bon leur semble, sans pain, lui, sa femme et ses enfants. Ils lui prescrivent la nature de son labeur; ils décident pour lui, en dehors de lui, souverainement, de la manière dont il travaillera, quelque soient ses aptitudes ou son emploi; s'il desservira les machines, oui ou non; quel salaire il recevra.

Ni les corporations ni les jurandes n'entraient dans de plus minutieux détails. Surtout elles n'employaient pas des pénalités pareilles à celles qu'on applique de nos jours aux récalcitrants : coups, blessures, destruction des outils, incendie des maisons, assassinat. On sait avec quelle atroce régularité ces châtiments se sont exercés à Sheffield.

Esclavage incomparable, abaissement inouï des consciences, voilà ce que le socialisme promet à notre avenir.

Quand la domination du nombre se sera réalisée, quand le nombre décidera du juste et du vrai, quand nous aurons appris à ne pas résister au nombre, à ne pas défier le nombre, à ne pas nous risquer, nous chétifs, contre la force, contre le succès, contre les majorités, contre l'é-

vénement; quand le socialisme nous aura donné cette leçon de suprême lâcheté qui consiste à subir; que deviendra le sens moral?

On le voit, si je repousse le découragement, je ne cherche pas l'illusion. Fermer les yeux, cacher sa tête pour ne pas reconnaître le péril, c'est le vrai moyen de succomber. Ainsi font les autruches. Je n'ai, quant à ce qui me concerne, aucun goût pour des procédés pareils.

Oui, le danger existe, il est sérieux. Notre siècle peut devenir, non pas seulement mauvais, mais atroce et fou.

Qu'en faut-il conclure? Que nous devons nous croiser les bras? Que nous devons retourner au temps jadis? — Ce serait tomber de fièvre en chaud mal.

Le danger nous menace, mais le progrès est

un fait accompli. Notre siècle a ses périls, mais de tous les temps, notre temps est le mieux doté. Il ne s'agit donc pas de nous livrer au désespoir. Il s'agit, redisons-le, d'espérer en combattant.

Le socialisme est l'ennemi commun. A peine aura-t-il déployé l'étendard, l'humanité se lèvera, décidée aux dernières souffrances plutôt que d'accepter un joug humiliant.

Ce n'est pas tout.

Si l'on veut bien lutter, il faut commencer par résoudre. Contre le socialisme, nous avons la solution des problèmes sociaux. On peut, sous l'inspiration de l'Évangile, sans compromettre ni la liberté, ni la propriété, ni la famille, améliorer les relations des classes entre elles, amener le bien-être des travailleurs. Il y a des mesures à

prendre pour limiter la durée du travail, pour protéger les femmes et les enfants; il y a des œuvres de prévoyance à fonder pour assurer l'avenir, pour aider à l'acquisition d'un logis, pour favoriser l'épargne, pour faciliter les approvisionnements, pour arriver au partage des bénéfices et à la coopération; surtout et partout, il y a la charité.

L'arme est bonne; sachons nous en servir.

Parmi les découragés on découvre, je le dis à regret, plus d'un chrétien. Ils ont vu dans l'Écriture de redoutables prophéties sur les derniers temps. L'Apocalypse leur a montré la Bête écarlate. N'est-ce point là notre ennemi? La Bête ne réunit-elle point les deux caractères du socialisme: tyrannie démocratique, impiété!

C'est possible. Mais je ne me charge, pour ma

part, ni de prophétiser, ni d'interpréter les prophéties. Dieu les enveloppe d'obscurité jusqu'à l'instant où la lumière se fait par l'éclosion des événements.

Respectons le mystère. Chaque époque, souvenons-nous-en, a cru reconnaître comme nous les signes précurseurs de la fin. Paraissaient-ils moins avérés quand les barbares se ruaient sur l'Empire, hordes brutales après hordes brutales, houles en furie après houles en furie, couvrant tout de leur flot dévastateur! Étaient-ils moins évidents, lorsqu'en quatre-vingt-treize, la Terreur révolutionnaire marchait escortée de l'abolition du culte chrétien!

Ce que sera notre temps, je l'ignore. Ce que nous devons être envers lui, je le sais.

Victoires, défaites, tout ici-bas se succède et

s'entre-mêle. Le devoir a cela de bon, qu'il ne change pas. Tenons-nous au devoir.

Et puis, nous avons tort peut-être d'envisager nos destinées comme un indivisible tout. Deux avenirs s'ouvrent devant nos pas, deux esprits se disputent notre siècle. Il peut adopter des allures diverses sous des cieux différents.

Puisqu'il y a des pays de l'Évangile, puisque les grandes libertés bibliques y ont définitivement triomphé, puisque les despotismes, quels qu'ils soient, ont l'un après l'autre disparu devant elles; n'est-il point permis de supposer que le despotisme socialiste et impie, s'il se risque dans ces pays-là, trouvera chez eux à qui parler?

Il trouvera l'Évangile, il trouvera la liberté: ceux-là lui répondront. Heureux les peuples qui n'ont pas repoussé de tels défenseurs.

La crise religieuse, on le comprend dès lors, fait la gravité de notre péril. Que l'action du christianisme s'affaiblisse ou s'altère, le XIX[e] siècle est perdu.

Encore un coup voyons-y clair, mais ne nous effarons pas.

Notre crise n'est pas la plus redoutable qu'ait traversé l'Évangile. Le mal qu'on subit paraît toujours sans précédents; il y a là une illusion d'optique : on voit trop ce qui est près; on voit trop peu ce qui est loin.

Comparez nos secousses à ces mille années de christianisme dénaturé, tel que l'avait fait le bon vieux temps; comparez les attaques de nos savants incrédules au mépris universel qui régnait alors; comparez nos rebellions à ce dégoût que rencontraient chez nos pères des doc-

trines falsifiées; comparez notre malaise à ce mal suprême : une religion qui non-seulement n'est pas respectée mais qui n'est pas respectable, l'Évangile discrédité par les catholiques et par les protestants, le christianisme perverti par les hommes qui prennent le nom de chrétien! — Dites après si les périls d'aujourd'hui l'emportent sur les périls d'autrefois !

Aujourd'hui, grâce à Dieu, tout est changé.

A côté d'un catholicisme plus sérieux et plus moral, le Réveil évangélique porte haut la lumière et marche à grands pas.

Il y a des arriérés, il y a des retardataires, il y a des négations. Ce sont les branches mortes d'un arbre en pleine séve. La vie en aura raison; elle fera tomber les rameaux secs et verdira l'arbre entier.

Le scepticisme envahit aujourd'hui des classes qu'il n'atteignait point jadis; le Réveil, lui aussi, les atteint et les conquiert.

Parlez-moi de ces batailles à ciel ouvert! j'aime cela. J'aime les beaux combats en plein soleil! Cela vaut mieux, croyez-moi, qu'un vague et lourd discrédit pesant sur une religion engourdie; cela vaut mieux qu'un peuple qui pratique sur la foi d'autrui.

Quant à la science incrédule, ses arguments passent toujours par deux états : ils sont irréfutables, avant d'être réfutés.

Les objections irréfutables n'ont fait défaut à aucun temps.

Nous avons les nôtres. Mais Dieu fournit à *aujourd'hui*, des solutions qu'*autrefois* ne possédait pas. Ces solutions, chacun les peut

saisir; les ignorants, tout comme les savants.

La liberté jaillissant de l'Évangile ; telle est la première.

La civilisation, les lumières, le développement, la supériorité des peuples de la Bible ; telle est la seconde.

L'union de tous les chrétiens protestants par l'alliance Évangélique ; telle est la troisième.

Reste un gros danger : la recrudescence ultramontaine. De ce côté, l'avenir n'apparaît pas couleur de rose.

Si le catholicisme romain continue à marcher dans le sens où il va, le catholicisme fera les affaires du socialisme impie, en lui ouvrant le champ-clos dont celui-ci a besoin.

Le socialisme, qui ne se mesure pas volontiers

avec les armes nouvelles et bien fourbies du temps actuel, ne désire rien plus que de se rencontrer avec les hallebardes rouillées du bon vieux temps. Bataille engagée, dans de telles conditions, c'est bataille gagnée.

Or le catholicisme romain s'attache à relever le bon vieux temps, à le remettre debout, à le faire tenir sur ses pieds, s'il y a moyen.

En cela, Rome se montre conséquente ; elle obéit à son principe. Le réveil du principe réformé : la Parole de Dieu ! devait amener le réveil du principe catholique : la Tradition ! Le mouvement biblique devait se heurter contre l'immobilité romaine. C'est logique ; je dirai plus, c'est honnête. La droiture du Pape, qui se refuse à toute habileté, mérite notre respect. Les Jésuites, se souvenant de la plus belle pa-

role qu'ils aient prononcée : *Sint ut sunt, aut non sint!* dédaignent l'habileté ; ils vont devant eux, et ne songent pas un instant à renier le catholicisme pour le sauver.

Par les énormités qu'elle proclame, par les divisions profondes qu'elle révèle, par le défi qu'elle jette de plus en plus à l'Évangile, au jugement, à la civilisation, à la liberté, l'Église catholique achève de s'aliéner tout ce qui pense et tout ce qui a du bon sens.

Je sais bien que l'Église catholique se réfugie dans l'infaillibilité. C'est très-commode, mais c'est parfois très-gênant.

On se met d'accord pour affirmer l'infaillibilité ; seulement, on ne sait trop où la prendre. On a un juge, c'est parfait ; seulement, où loge-t-il? on l'ignore ; l'adresse est perdue, nul ne la

connaît au juste, et quand il s'agit d'aller trouver l'arbitre, les uns tirent à droite, les autres tirent à gauche, personne n'est sûr de son fait.

L'infaillibilité des Papes ! Un coup d'œil jeté sur leur histoire vous dira ce qu'il en faut penser.

L'infaillibilité des conciles ! Leurs actes forment un recueil de telles absurdités, de cruautés si féroces, l'ensemble en est si contradictoire à l'Évangile, si profondément hostile à la civilisation moderne, que vous êtes contraint, pour les rendre tolérables, d'en faire des extraits, escamotant les plus compromettantes de toutes ces infaillibilités. Pas un catholique gallican ou libéral qui ne trie et ne choisisse parmi les décisions infaillibles de l'infaillible tribunal !

La conscience publique en a prodigieusement

souffert, tenez-le pour certain; la blessure est saignante, et ne se fermera pas.

Dans quelle situation les âmes droites vont-elles se trouver en Italie, en Espagne, en Autriche, en France, dans tout le monde latin?

Au moment où Rome, plongeant au plus noir des ténèbres du temps jadis, répudie l'Évangile et la liberté, un autre divorce s'accomplit dans ses domaines : celui des âmes avec la foi.

Or ce n'est pas le catholicisme seulement, c'est le christianisme même qui aura sombré, ce sera jusqu'à l'idée de religion.

L'homme fera la guerre ouverte à Dieu [1].

1. La Russie voit le *nihilisme*, cette absolue incrédulité qui donne partout la main au socialisme, envahir toutes les classes de la société.

Le *nihilisme* a pour principes quatre négations épouvantables :

Et tandis que nos vieilles civilisations latines semblent s'émietter sous la double influence du catholicisme ultramontain et de l'incrédulité socialiste, regardez du côté de l'Amérique, regardez les États-Unis! Qui s'inquiète là-bas du communisme? Qui s'inquiète de l'impiété? Tant que les États-Unis auront l'Évangile, les États-Unis défieront le péril.

Un rôle magnifique est réservé de nos jours à l'Évangile. L'Évangile doit sauver les sociétés.

La démocratie autoritaire, niveleuse, tyran-

Point de gouvernement : la révolution!
Point de propriété : le communisme!
Point de famille : la suppression du mariage!
Point de Dieu : le néant.

Ainsi dans toute l'Europe, et surtout dans les contrées latines ou russes, le problème se pose dans les mêmes termes : la négation de Dieu et de l'homme, ayant pour conséquence le renversement social!

nique, écrasant la famille et l'individu, voilà notre ennemi.

Or, l'adversaire de ce despotisme inné, c'est l'Évangile : l'Évangile qui crée l'individu, qui crée la liberté, qui seul fait des âmes, des hommes, des familles, des résistances, qui seul, par conséquent, fait des peuples indépendants.

Avec l'Évangile, le problème de notre temps se résout, la liberté et l'égalité se concilient, nous pouvons avoir une démocratie libérale : l'Évangile l'a donnée aux États-Unis.

Avec la foi vivante, avec les initiatives individuelles : l'Église libre, l'école libre, l'habitude chrétienne de maintenir ses droits et d'accomplir son devoir, la société contemporaine peut braver l'orage, elle peut le dompter.

Quand l'Amérique, l'autre jour, posait ce der-

nier rail qui relie les deux sections du Pacifique Railway pour en former la jonction, savez-vous quel message l'électricité transmettait comme l'éclair à toutes les villes de l'Union? Le voici : Otez vos chapeaux, nous allons prier! — Et dans toutes les villes, les citoyens ont découvert leur front, et par toute l'Amérique on a prié.

Le peuple qui sait prier, sait agir.

X

LE NIVELLEMENT A L'AMÉRICAINE

Nous tombons dans la vulgarité démocratique! — M. Renan, qui l'affirme, sert en cela d'interprète aux regretteurs du passé. Il nous montre notre siècle, prosaïque, ennuyé, ennuyeux, rencontrant au bout du compte plus de tristesse, possédant moins de joie que n'en avait le temps jadis, malgré ses oppressions.

Notre époque, dit-on, a remplacé la chevalerie par l'argent, les mœurs élégantes par le sans-

gêne trivial. Notre temps est mal élevé. Or la question présente plus de gravité qu'on ne croit. Tout un abaissement social et moral se rattache aux grossièretés affairées du siècle actuel.

Voyez plutôt ! le pittoresque s'en va, nos vieilles forêts s'évanouissent devant les champs de pommes de terre, les costumes ont disparu, les mœurs originales se sont effacées, un niveau d'écœurante monotonie se promène sur le monde civilisé. Bientôt la barbarie seule vaudra la peine d'un regard. Il faudra s'enfoncer aux steppes de l'Asie, il faudra s'égarer aux déserts de l'Afrique pour échapper à cet immense bâillement!

Le portrait n'est pas flatté. On lui oppose, cela va de soi, l'image du bon vieux temps.

Ah! le bon vieux temps! Celui-là possédait

l'idéal. Celui-là mettait l'idéal à la portée de tous. Même les plus déshérités, même les plus asservis prenaient leur part d'une splendeur, d'une royauté, d'une aristocratie qui étaient des dogmes nationaux.

Au lieu de nos éternels débats politiques, au lieu de nos controverses pédantes, au lieu de nos expositions industrielles, pratiques, utilitaires, qui se renouvellent constamment et se ressemblent toujours; le bon vieux temps avait des fêtes, des tournois, des mystères, des processions — des supplices et des bûchers, n'omettez pas ce détail — le bon vieux temps avait le départ, avait le retour des croisés; il avait les chevaliers, il avait les moines; la couleur débordait; des parlements, des gouvernements, de petites cours provinciales, projetaient chacun

leur éclat; toutes les vibrations, toute la mise en scène d'une société fractionnée et très-vivante, que la centralisation n'a pas frappée de torpeur, mettaient d'incessantes diversités sur les pas du temps jadis.

Les guenilles ont parfois une poésie que ne rencontrent pas nos modernes habits; l'état sauvage présente des charmes qui manquent à notre civilisation; je sais cela.

On me permettra néanmoins d'être assez de mon temps pour le prendre comme il est; même pour lui savoir gré d'avoir effacé certaines couleurs sur sa palette, même pour le féliciter d'avoir supprimé quelques divertissements spéciaux dont la misère générale faisait les frais.

N'avoir plus ni esclaves, ni serfs, ni vilains,

ni potences aux carrefours, ni bourreaux sans cesse à l'œuvre, ni déserts créés par la famine, ni l'effacement devant les classes supérieures, ni l'asservissement des âmes, ni les tortures du corps, cela fait un temps moins amusant, j'en conviens; mais il y a peut-être des compensations.

Quant aux bonnes manières, dont je fais grand cas, il ne m'est nullement prouvé qu'elles règnent moins aujourd'hui qu'autrefois.

Si je ne sais quelle fleur d'élégance s'est perdue en haut, des habitudes polies se sont épanouies en bas. Le nivellement, au bout du compte, s'est opéré bien plus en élevant les uns qu'en abaissant les autres.

Et puis je me défie un peu, je l'avoue, de l'urbanité du temps jadis. Je crois qu'en fait de

courtoisie, nous devons prétendre à mieux.

Des classes désœuvrées, n'ayant d'autre souci que le petit lever du roi, d'autre occupation que de rouler en carrosse de Paris à Versailles et de Versailles à Paris, d'autres passe-temps que de promener dans les salons l'ampleur de leur perruque avec les dentelles de leur jabot, ces classes arriveront à prendre un certain vernis, à polir jusqu'à l'écrasement absolu toutes les aspérités de toutes les surfaces ; c'est leur métier, elles n'en savent point d'autre, elles doivent y exceller, elles ne connaissent pas de plus noble ambition !

Mais notre temps, qui ne renonce nullement aux élégances, peut en rencontrer de meilleures ; il peut trouver cette bonne grâce qui naît de l'amour de la poésie ; il peut conquérir cette

suprême noblesse que donne le culte de l'idée. Et pourquoi ne l'aurions-nous pas, ce culte là? Qui nous retient de poursuivre un tel progrès? Le beau n'a pas, Dieu merci, perdu ses charmes; notre cœur plus ouvert, notre esprit plus développé, notre âme qui entrevoit des horizons plus larges, s'en éprendront mieux. Au lieu de raffinements qui masquaient bien des sécheresses et bien des égoïsmes, on nous verra, je l'espère, l'urbanité vraie, la politesse qu'enseigne l'Évangile et qu'il communique, celle qui provient de l'oubli de soi, celle que fait naître le respect d'autrui. Soyez-en sûrs, celle-là, quand nous l'aurons, nous défera de la vulgarité brutale comme du sans-gêne trivial.

Le sans-gêne, au surplus, n'a rien ni d'aimable ni de bon. J'ajouterai qu'il n'est point démo-

cratique. Le nivellement par la courtoisie, mérite seul ce titre d'égalité que le rude socialisme usurpe mal à propos. Athènes était une démocratie, ne l'oublions pas, or l'Atticisme est un mot dont nous connaissons le sens.

Ceci dit, veillons sur nous. On ne risque guère de tomber que du côté où l'on penche. Nous penchons vers la prose, nul ne saurait le nier. Facilement nous serions entraînés à nous établir en plat pays. Si l'utilitarisme, si l'économie politique devenaient notre préoccupation, nous descendrions, par là du moins, au-dessous du bon vieux temps.

L'amour de l'argent a, depuis que le monde existe, tenu beaucoup de place ici-bas ; empêchons qu'il ne prenne toute la place. Dès l'instant où l'argent deviendrait la principale dis-

tinction parmi nous, la société s'aplatirait.

Une société qui ne serait occupée qu'à faire fortune, une société qui ne connaîtrait pas de plus hautes visées, serait une société vouée à l'abjection.

Je n'accepte pas cet arrêt pour mon temps. J'espère mieux de lui.

Il y a pour l'argent de nobles emplois. Il y a sans argent de nobles indépendances. Il y a des vies très-opulentes et très-simples qui savent rabattre l'argent à son niveau. Il y a des vies très-modestes et très-heureuses, qui savent se passer d'argent. Il y a des chrétiens riches qui s'entendent à faire valoir l'argent : demandez aux pauvres, demandez aux bonnes œuvres, demandez à toutes les générosités, demandez à toutes les justes, à toutes les belles causes !

Siècle d'argent, il faut le répéter, nous serions perdus.

Serons-nous un siècle d'argent? L'Évangile, admis ou repoussé, en décidera. Après avoir eu les vices très-réels des régimes aristocratiques et monarchiques, nous frisons de près les vices, très-réels aussi, des sociétés démocratiques. Je ne veux ni transformer ces vices en vertus, ni déclarer admirable une civilisation qui se ferait grossière, hargneuse, maussade, dépourvue de sympathies et d'élévation!

Je demande seulement qu'on ne prononce pas notre arrêt.

Toute époque de transition est une époque de déplaisance; elle a perdu les charmes du passé, elle n'a pas atteint les épanouissements de l'avenir.

Vous le connaissez bien, cet âge malheureux de l'adolescence; l'enfant a disparu, le jeune homme tarde à paraître. Cet âge ingrat est le nôtre.

Encore une fois, qu'on ne se hâte pas de nous juger. Nous avons l'avenir devant nous.

Si l'Évangile, si la liberté remportent la victoire, ils dresseront au milieu de notre Europe des forteresses plus imprenables que celles du bon vieux temps. Indépendance, conviction! voilà comment s'appellent ces forts.

Si l'Évangile, si la liberté s'emparent de nos cœurs, ils y mettront les nobles élans, les belles consécrations; nous sortirons des domaines de l'égoïsme; nous cesserons d'être ces économistes et ces utilitaires qui ne voient rien au-

delà d'un ballot de marchandises ou d'un sac d'écus; nos vulgarités s'évanouiront, le vrai comme il faut viendra.

Et nous aurons nos chevaliers, croyez-le bien; et nous les avons ! La chevalerie, ne dépend ni de telle époque ni de tel ordre social. Dieu fait les bons chevaliers, et c'est la liberté qui les arme.

S'agit-il de défendre le sol, s'agit-il de marcher contre l'ennemi ? les troupes démocratiques et dépouillées de la Révolution, les bataillons impérialistes et brillants de Napoléon Ier avaient leurs chevaliers, avaient leurs héros, tout comme les bandes du bon vieux temps.

La chevalerie n'a pas besoin du canon pour s'affirmer; il y a pour elle d'autres bap-

têmes que celui de la gloire tapageuse et de la fumée des camps. Le courage civil veut, le courage civil fait des chevaliers. Votre bon vieux temps lui en aurait difficilement fourni. Sauf les martyrs, le bon vieux temps ne connaissait ni le mépris de la défaite ni la résistance au pouvoir. On affrontait la mort, mais on se prosternait devant le clergé, et l'on s'aplatissait devant le roi.

Notre temps ne fera pas cela, j'en ai la conviction. Toutefois qu'il n'aille pas fléchir sous le nombre! que les majorités ne lui fassent pas courber le dos! Son péril est là : là sera son héroïsme, là pourraient être ses lâchetés.

Les occasions de chevaleresque énergie ne nous manqueront pas.

Contre le socialisme, il faut des caractères; il

faut des hommes qui sachent tenir seuls sur la brèche, seuls contre tous. Le combat les attend, et si rude et si dur, si acharné et si tenace, que la chevalerie errante n'en rencontra jamais de pareils, ni de tels coups à férir.

Les chevaliers du temps jadis protégeaient les faibles. N'y a-t-il plus de chétifs à soutenir, d'abattus à relever, de grandes causes à défendre, de malices à réprimer, de calomnies à braver, de vérités mal vues à servir ? N'est-ce point un chevalier, cet homme qui pour l'amour du vrai, se rit des moqueurs ?

On reproche à notre temps d'être industriel ! Hé bien oui, il l'est; et même fabricant si vous voulez ! Mais je soutiens que la fabrique a ses chevaliers, tout comme l'ancien régime

avait les siens. Compatir aux souffrances des phalanges ouvrières, s'incliner sur les mutilés de la machine, panser leurs blessures, accomplir des sacrifices pour réaliser un progrès; prêter l'oreille aux bonnes réclamations, résister aux mauvaises; fléchir devant la misère, faire front aux violences et la fureur; demeurer secourable en dépit des ingrats, rester ferme en dépit des échecs; obéir au devoir, quoi qu'il arrive, partout, toujours, envers et contre tous; c'est faire acte de chevalerie, croyez-le, et de la meilleure et de la plus rare, et rien ne vaut ces chevaliers de notre temps industriel et mesquin!

En voulez-vous voir d'autres? Regardez ces chrétiens obscurs, suivez ces femmes de la Bible, ces épouses et ces mères, qui à travers les taudis

des grandes villes, montant les infects escaliers des quartiers les plus corrompus, affrontant la brutalité d'un mauvais accueil, vont chercher d'autres épouses et d'autres mères, désemparées, découragées, dépravées peut-être, accroupies sur la cendre de quelque foyer éteint, et les relèvent, et les consolent, et leur montrent Dieu, et leur enseignent l'ordre, le travail, le bonheur!

Vous faut-il des héros plus brillants? Voici Wilberforce, voici Buxton, voici les capitaines américains de la grande guerre contre l'esclavage! Avant eux voici les lutteurs et les martyrs, qui pour la même cause ont répandu leur sang: ces égorgés, ces pendus, ces enfumés qui mouraient la fierté sur le front et l'espoir dans le cœur.

Notre siècle a des chevaliers conquérants, il a les missionnaires.

La Cochinchine torture les apôtres de la mission catholique. La sauvagerie cannibale massacre les apôtres de la mission protestante, la côte empestée de l'Afrique occidentale les empoisonne, la Patagonie les fait mourir de faim, le roi Théodoros, l'Abyssin fantasque et cruel, les garde prisonniers sous l'épée, le roi du Dahomey, le roi de sang, les tient captifs sous le couteau; mais la Parole de Dieu n'est pas liée : ceux-ci ont parlé de Jésus, ils en parlent encore, ils en parleront toujours. Ni les glaces du Labrador, ni les désolations du Groënland, ni les embrasements africains, ni les indigences, ni les brutalités, ni les férocités, ni les morts horribles, ni les séparations déchirantes,

rien ne les empêchera de porter aux âmes qui périssent la bonne nouvelle du salut par Jésus-Christ.

Et si vous l'osez, dites après cela que l'héroïsme fait défaut à notre temps !

XI

ÊTRE DE SON TEMPS

Notre temps, qui a ses vices, possède malgré tout une qualité que nous oublions trop : il est nôtre !

Regretter le passé, lorsqu'il s'agit des choses et non des hommes, entendons-nous, c'est plus qu'un travers de l'esprit, c'estun affaiblissement de l'âme, c'est un appauvrissement de la vie, cela nous empêche de nous mettre résolument au travail.

J'ai connu des gens qui, les yeux obstinément fixés en arrière, dépensaient à regretter le passé les forces que leur demandaient le travail du présent et la préparation de l'avenir. Jeunes, ils regrettaient les naïfs plaisirs de l'enfance; hommes faits, ils regrettaient l'ardeur de la juenesse; vieillards, ils regrettaient l'énergie de la virilité; aucun âge ne les avait trouvé de son temps; chacun, en revanche, les avait vus découragés, c'est-à-dire inutiles et paresseux.

Quiconque regrette le passé rompt avec le bon sens, car de toutes les choses impossibles ici-bas, la plus impossible est de refaire le passé.

Voulons-nous pousser un vigoureux élan? n'enfonçons pas notre pied dans le vide; posons notre talon sur la réalité.

Heureux ceux qui aiment leur temps! L'amour

est le grand régénérateur. Mais notre temps dût-il nous déplaire, ne pussions-nous parvenir à l'aimer, du moins sommes-nous tenus d'en être.

Expliquons-nous.

Être de notre temps, cela ne veut pas dire, adopter les opinions reçues quand elles sont fausses; cela ne signifie pas, accepter les faits accomplis lorsqu'ils sont mauvais. Dieu nous en préserve! Si nous avons à respecter ce qui est bon, nous avons à renverser ce qui ne vaut rien.

Cela posé, je ne vois dans les transformations sociales qui se sont opérées depuis le bon vieux temps, aucune question de conscience, par conséquent aucune obligation de combat.

Être de notre temps, ce n'est donc pas nous accommoder au mal; c'est admettre sans arrière-

pensée les conditions de vie moderne, les bases de civilisation nouvelle établies par nos contemporains; c'est prendre notre part du fardeau; c'est nous associer aux chances d'aujourd'hui; c'est préparer le progrès pour demain.

Aimer notre temps, ce n'est donc pas tolérer ses péchés; c'est réparer ses injustices, corriger ses erreurs, réprimer ses lâchetés, arracher ses gangrènes, lutter contre toute défaillance capable de le compromettre ou de l'abaisser.

Les regretteurs ne sont bons à rien, nous l'avons dit.

Que penseriez-vous d'un agriculteur, qui au lieu de cultiver son champ récemment acquis, s'asseoirait dans un coin, et le front dans les genoux, se mettrait à pleurer son ancien domaine, celui qu'il n'a plus!

Que penseriez-vous d'un navigateur, qui au lieu de disposer sa voilure pour le vent qu'il fait, descendrait dans sa cabine, et, le front dans les mains, se mettrait à pleurer la brise du mois dernier !

Entre le passé qui nous échappe et l'avenir que nous ignorons, il y a le présent, où sont nos devoirs.

Je ne prétends pas que tous les temps se vaillent; le scepticisme l'affirme; c'est la dernière ressource des champions du bon vieux temps. Il existe des jours maudits; en dépit de quelques côtés brillants, la malédiction demeure sur ceux-là.

Que chaque époque, même les maudites, même celles qu'on ne voudrait rappeler à aucun prix, présentent certaines supériorités qui

manquent aux siècles postérieurs, c'est un fait ; toutefois, c'est un fait dont il ne faut pas abuser.

L'Asie a possédé sa majesté de calme, son immobile grandeur. La Grèce a possédé ses merveilleux artistes, son clair langage, les froides sérénités de sa philosophie. Rome a possédé la force, la toute-puissance, l'esprit administrateur et législateur. Le moyen âge, l'ancien régime ont exercé leur attrait auquel je rends hommage. Ce qui n'empêche pas le passé d'être passé, et le présent de contenir notre devoir.

Chaque temps a son idéal. Chaque temps est tenu d'aimer, chaque temps est tenu de poursuivre son idéal.

Il y a un idéal des époques troublées ; il y a un idéal de la rénovation ; il y a un idéal du combat ; il y a un idéal des sociétés à leur zénith ;

il y a un idéal des sociétés à leur déclin; il y a un idéal de la vieillesse; je le dirais presque il y a un idéal de la défaite et de la mort.

Quel est notre âge? Sommes-nous des vieillards? Je n'en sais rien. A quelque temps que nous appartenions, il lui faut de l'espérance; il faut lui chercher, il faut lui découvrir son idéal: voilà ce dont je demeure assuré.

Fussions-nous des vieillards, au surplus, rencontrer une belle vieillesse, disparaître par un beau soleil couchant, s'endormir dans la radieuse paix d'un beau soir, ne sentez-vous pas là quelque poésie : cette suprême poésie des suprêmes adieux!

Mais j'attends mieux pour ma part.

Dans l'existence des peuples, l'âge avancé peut tout à coup retrouver des forces et des ardeurs.

Si la vie impérissable de l'Évangile se répand au sein des âmes, vous verrez notre civilisation, vieillie par les siècles, jeune par la foi, se relever, se transformer, et réaliser de meilleures conquêtes, et projeter de plus purs rayons que n'ont fait ses devancières, quel qu'ait été leur prestige ou leur éclat.

—

XII

L'ATTITUDE VAILLANTE

Laudator temporis acti!

L'antiquité avait son bon vieux temps, qu'elle regrettait aussi!

Ne nous y trompons pas toutefois, cette infirmité mélancolique, cette impuissance au moyen des regrets inertes, est bien plus la contagion de notre siècle qu'elle n'est le malaise des siècles passés. De là, notre devoir de réagir.

Je parlais tout à l'heure des vieillards.

S'il est des jeunes gens vieillis avant l'âge, il est, Dieu merci, des vieillards qui restent jeunes en dépit du temps. Au contact de ceux-là, de leur viril espoir, de leur confiance inébranlable, on se rajeunit. Ceux-là ne perdront pas, soyez-en sûrs, leurs journées à pleurer hier, à redouter demain.

Oh ! si nous savions marcher comme eux sur cette route où la lumière augmente à chaque pas, jusqu'à ce que le jour éclate dans sa perfection !

C'était le bon temps !

Des lèvres chrétiennes ont poussé l'exclamation.

L'ancien Réveil, celui d'il y a vingt ans, dure sans doute encore ; mais ne s'est-il point altéré ?

Voilà ce qu'on dit — : S'il a gagné l'étendue, n'a-t-il point perdu la profondeur ?

La profondeur, c'est beaucoup ; l'étendue, c'est quelque chose. Et lorsque nous voyons l'Évangile mis à la portée de milliers d'âmes, nous avons à nous réjouir, non à déplorer.

Certaines largeurs malsaines sont venues, combattons-les. Certaines étroitesses non moins funestes ont disparu, louons-en Dieu. La foi, nous l'avons mieux compris, n'exclut que le mal ; la foi ne restreint pas la vie, la foi nous donne de plus vives tendresses, un dévouement plus complet, une meilleure intelligence des plaisirs légitimes, un cœur plus ouvert aux nobles travaux : qui s'en affligera ?

Avons-nous perdu la profondeur? Le sérieux nous manque-t-il, réellement? Je ne le pense pas.

En tout cas, le temps où nous sommes se chargera de ramener la gravité. Si, comme le prétendent quelques esprits chagrins, nous ne conservons plus qu'un demi-christianisme, soyez tranquille, les combats, les devoirs qui nous attendent, nous restitueront le christianisme entier.

« Celui qui, mettant la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas propre pour le royaume de Dieu ! »

Celui-là n'est pas propre non plus, qu'on me permette de le dire, pour les affaires d'ici-bas.

« Oubliant les choses qui sont derrière moi — s'écrie saint Paul — je m'élance vers celles qui sont en avant ! »

En avant ! voilà notre mot d'ordre. Derrière nous, il n'y a pas un devoir.

Essayez de refaire aujourd'hui ce que vous admiriez hier : une aristocratie, une hiérarchie sociale, un droit d'aînesse, des corporations, un droit divin ! vous y userez vos forces sans avancer d'un pas.

Je ne connais qu'une chose à laquelle il faille toujours revenir ; cette chose, la contemporaine de tous les temps, c'est la Parole de Dieu. Retrempons-nous dans la Parole de Dieu ; ne nous noyons pas dans les regrets du passé.

Et puis, il en va du temps comme des hommes.

Ayez bonne opinion d'un homme, cet homme deviendra bon ; pensez-en du mal, il deviendra mauvais.

Le temps se fait comme on augure de lui. Si nous désespérons de notre temps, notre temps

méritera qu'on en désespère. Si nous prenons le deuil de notre siècle, notre siècle se croira mort. Une génération qu'on a condamnée se dispense de vivre, même de respirer.

Quand les gens honnêtes en sont là, toutes les chances appartiennent aux vicieux.

Il faut avoir de l'élan, de l'entrain, de la jeunesse; il faut de l'espoir pour bien livrer, pour bien gagner les batailles de notre temps.

L'esprit de lamentation est moins innocent qu'on ne l'imagine. Les jours que nous employons à regretter, nous les perdons pour agir.

Ce n'est pas tout! au fond des regrets, il y a l'ingratitude.

Quoi! Notre cœur ne déborde pas de reconnaissance envers Dieu! La délivrance des jougs qui écrasaient nos pères, les vraies li-

bertés, les grandes égalités, l'Évangile debout, nos œuvres, immenses, magnifiques, les questions qui s'agitent, la charité qui s'émeut, l'esprit nouveau qui fait renaître notre vieux monde, tout cela nous laisse indifférents !

Cette plainte chronique, non-seulement nous rend ingrats, elle nous rend disgracieux. Gémir toujours n'est guères aimable, même c'est ennuyeux, même c'est fort laid.

Nous pesons sur les autres, nous les énervons ; nous allons chercher pour les rapporter au logis, tout ce que nous pouvons ramasser de triste et d'écœurant.

Et les parents qui se lamentent ont des enfants qui se lamentent. Et les enfants qui se lamentent, auront des enfants qui se lamenteront à leur tour. Et les générations qui viennent, dé-

couragées d'un siècle détestable et condamné d'avance, se mettront à dire : à quoi bon?

A quoi bon! — Avec ce mot, je me charge de tout arrêter, de tout découdre et de tout démolir.

Il faut combattre tel ennemi!. A quoi bon, l'ennemi finira toujours par l'emporter.

Il faut combattre tel défaut! A quoi bon, les caractères ne se refont pas.

Il faut élever les enfants! A quoi bon, les enfants ont leur nature.

Il faut soutenir les libertés! A quoi bon, le despotisme reviendra.

Rien ne sert à rien! Cela dit tout, coupe tout, finit tout.

Ne me parlez pas de livrer bataille, je dis une seule, avec cette armée de découragés.

Les découragés sont des vaincus. C'est inévitable et c'est réglé.

Qui regarde en arrière, reste paralysé, comme la femme de Loth.

Vivre ici-bas dans une passive résignation aux échecs certains, dans la prévoyance que tout ira mal, dans la conviction que le passé valait mieux que le présent, lequel vaut mieux que l'avenir ne vaudra; c'est se condamner à l'immobilité.

On ne s'abandonne pas au découragement sans renoncer à l'idéal. Je ne connais qu'un sentiment, l'espoir, pour nous donner des ailes.

Sans espoir, comment agir, comment monter, comment apercevoir les sommets radieux !

Il y aurait à passer une sinistre revue : la revue des découragés.

Découragés de la religion! — Ce culte découragé, ces prières découragées, ces essais découragés de sanctification, cette prédication découragée de la Parole de Dieu, qui la présente aux âmes et ne croit pas aux conversions par la Parole de Dieu.

Découragés de la bienfaisance! — Cette pitié découragée, ces consolations fâcheuses, ces mains hésitantes et flasques, cette aumône du bout des doigts, ces banales sympathies, ces compassions stériles, ce cœur refroidi qui ne bat presque plus. Or Dieu aime celui qui donne gaîment. Le pauvre aussi, aime celui-là. Un secours accompagné de gémissements, semble accordé à regret. Ce que le malheureux attend de notre charité, c'est du courage, c'est de l'entrain. Arriver avec des soupirs, donner avec des

soupirs, repartir avec des soupirs; comme cela on coule un homme, on ne le relève pas.

Découragés de la famille! — Ces tendresses découragées, ces sollicitudes amolissantes, ces prévoyances lugubres, ces frissons en face de l'avenir, ces tristesses à tous les horizons, ces défaillances à chaque pas! Et l'amour veut de la force, les saintes unions veulent d'éternelles certitudes, il faut de la joie à nos bonheurs!

Découragés de l'éducation! — Ces pères découragés, ces hommes sans espoir qui élèvent sans vigueur, ces ternes devoirs qu'on accomplit sans élan, ces enfants revenus de tout sans avoir rien abordé, ces générations vieillottes à qui les découragés n'enseignent qu'une chose : le découragement!

Découragés de l'intelligence! — Cet esprit critique dont le souffle flétrit tout, qui voit le côté négatif de tout, qui se défie du progrès, qui décompose la lumière pour en ôter les rayons, qui hausse les épaules à l'enthousiasme et tourne le dos à l'idéal !

Découragés de la politique! — Oh! ceux-là, n'en attendez rien. Ils savent le fond des choses ; ils ne perdront ni leur temps ni leurs efforts à poursuivre un but qu'on n'atteint jamais. Ceux-là sont et seront toujours des émigrés à l'intérieur. Persuadés d'une inévitable défaite, ils la rendent inévitable en effet. Tyrannie du socialisme, tyrannie du communisme, retour aux monarchies absolues, aux clergés dominateurs, ils subiront tout ce qu'on voudra. L'échec en permanence! telle

est la devise inscrite sur leur drapeau.

Vous le voyez, les découragés ont pris le vrai moyen d'avoir raison. Ce dernier péril manquait à notre temps, péril plus redoutable que tous les autres, et qui nous perdra si nous lui abandonnons le terrain. Les découragés ôtent le courage ! Trouvez un pire malheur.

Or, à qui enlèvent-ils le courage? aux chevaliers de l'Évangile, aux champions de l'indépendance, à nos libérateurs, à nos sauveurs, justement ! Les découragés n'ôtent nullement le courage aux soldats du despotisme impie et niveleur; ils ne l'ôtent nullement aux partisans de l'absolutisme monarchique ou clérical : Ces gens-là ne sont pas découragés du tout !

Je plains une génération gémissante. Elle est

atteinte d'un mal dont il faut guérir si l'on n'en veut mourir.

Je plains un parti gémissant ; fût-ce le parti des causes de la justice, fût-ce le parti de la vérité ! Des adversaires confiants et bien portants auront vite fait de l'anéantir.

Je plains une Église gémissante, à laquelle l'humiliation ne suffit pas, qui remplace le travail, la prière, l'action de grâce vaillantes par des lamentations. Cette Église succombera, même avant d'avoir combattu.

Encore une fois prenons-y garde. Nos motifs pour désespérer sont des prétextes pour ne pas agir.

. .

Jésus a nommé les chrétiens : « le sel de la terre. »

Le sel! c'est-à-dire ce qui empêche la décomposition; c'est-à-dire un principe de vie et de salubrité.

Il faut que les chrétiens répandent les saines douleurs et les saines joies : sachant pleurer, sachant se réjouir. On pleure, on prie, on lutte, on avance : au bout, c'est le ciel.

Le bon vieux temps, qui nous a laissé le découragement chronique, nous a fait un autre legs; il nous a légué le christianisme ascétique et monacal, le christianisme du désespoir. Ce n'est pas avec un tel christianisme que nous sauverons les sociétés ou que nous gagnerons le Royaume des cieux. Si l'Évangile est tout trempé de larmes, il est tout illuminé du soleil d'en haut. L'Évangile nous donne le chris-

tianisme du progrès, le christianisme de l'espérance; ne nous laissons pas arracher ce christianisme-là.

Quand je dis aux chrétiens : Répudiez l'esprit de lamentation, qui est une dispense d'action! je ne leur prêche pas les grosses allégresses à contre-sens.

Il en est de pareilles.

Il y a des gens : « qui chantent des chansons au cœur affligé ! »

Il y a des santés robustes qui ne permettent pas aux malades d'avoir la fièvre.

Il y a de tyranniques gaîtés qui ne supportent pas qu'on soit triste.

Il y a des natures légères qu'importunent les caractères profonds.

Il y a des oublieurs qui n'admettent pas les ruines.

A ce brutal égoïsme sous prétexte de courage chrétien, à ces frivolités invétérées sous couleur de résignation, à ces sérénités payennes qui voudraient supprimer les déchirements de l'âme, à cette idolâtrie des terrestres jouissances qui prétend fermer d'inguérissables blessures, je préfère cent fois d'inconsolées, d'inconsolables douleurs. L'Écriture, souvenons-nous-en, n'a pas un reproche pour Rachel.

Les malheureux ont droit de souffrance. Ce n'est pas à ceux-là que je m'adresse. Je m'adresse aux gens qui font métier de soupirs.

Déplorer, c'est une profession. Cela nous pose en esprits délicats dont les aspirations neseront jamais satisfaites. Le monde tel quel n'est pas

digne de nous. Nous nous drapons dans notre dédain ; nous nous établissons dans notre ennui ; nos défiances nous abritent contre le combat viril et contre les devoirs. Pas un nuage n'a passé dans notre ciel, et notre jour s'est éteint. Quelque court orage a momentanément obscurci notre horizon, les vapeurs en sont dissipées, et notre soleil n'a pas reparu. Rien ne brille sur nos têtes : pas plus les commandements que les promesses de Dieu !

L'Évangile nous veut autres. Il nous veut graves et joyeux, austères avec largeur, sans illusions mais sans faiblesse, pénétrés de vérité, fortifiés par l'espoir. L'Évangile nous veut vivants.

Vous qui m'avez supporté jusqu'ici, laissez-

moi vous le redire : un chrétien découragé, c'est un demi-chrétien ; un soldat découragé, c'est un soldat vaincu.

Or sus ! Regardons devant nous ! portons le front haut !

Telle est ma conclusion.

Je vous ai parlé d'autrefois ; je vous ai parlé d'aujourd'hui ; demain ?

Que Dieu nous prépare pour demain !

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

AUTREFOIS

Pages

Avant-propos. 1
I. — Les Mécontents. 5
II. — Les Beaux côtés du moyen âge. . . 12
III. — Ce qu'on regrette. 25
IV. — La Justice au temps jadis. 51
V. — La Guerre. 59
VI. — Les Misères 68
VII. — Le Paupérisme 76
VIII. — L'Égalité. 85
IX. — La Liberté. 92
X. — La Religion 99
XI. — La Famille. 111
XII. — La Moralité. 118
XIII. — Résumé. 125

DEUXIÈME PARTIE

AUJOURD'HUI

I. — Une Époque de transition 137
II. — Le Point central. 149

Pages
III. — Ce qu'a donné la Bible. 152
IV. — Les Vaincus 163
V. — Roger Williams et Penn. 176
VI. — Les Réveils. 183
VII. — Notre XVIIIe siècle 187
VIII. — Fin de l'Époque transitoire 202
IX. — Les Deux écoles. 205
X. — Le Nivellement à l'américaine . . . 235
XI. — Être de son temps 253
XII. — L'Attitude vaillante. 261

F. AUREAU et Cie. — Imprimerie de Lagny.

Page
15[illegible]
16[illegible]
17[illegible]
18[illegible]
19[illegible]
2[illegible]
[illegible]
2[illegible]
25[illegible]
26[illegible]

6

